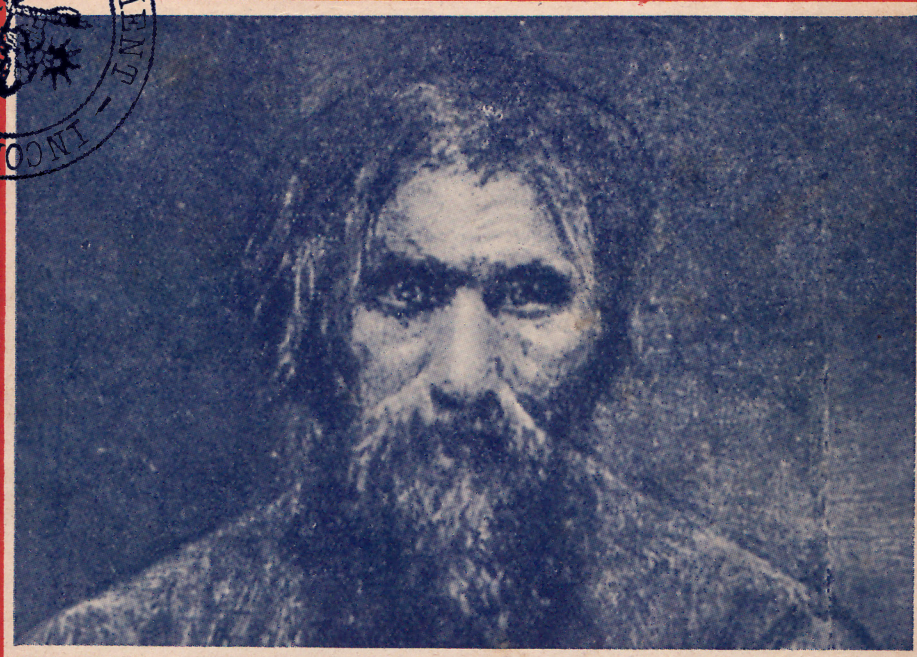
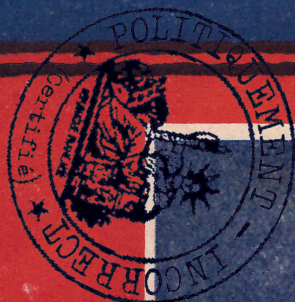


CH. LUCIETO

Prix: 1^f50

Les Coulisses de l'Espionnage International

LES MERVEILLEUX EXPLOITS DE JAMES NOBODY



RASPOUTINE (d'après le célèbre tableau de Krapup)

Chaque fascicule contient un récit complet

LE COURRIER DU TZAR

N° 2



Décembre 1928

ÉDITIONS LA VIGIE THE SAVOISIEN
136, Boul'd S^t Germain - PARIS (VI^e)

CHARLES LUCIETO

Les Couloisses de l'espionnage International

LES MERVEILLEUX EXPLOITS DE JAMES NOBODY

Déjà parus :

N° 1. — Un Drame au War-Office.

Pour paraître successivement :

N° 3. — Au Pays de l'Épouvante.

N° 4. — La Louve du Cap Spartiventi.

N° 5. — La Momie sanglante.

N° 6. — Les Compagnons du Désespoir.

N° 7. — Les Mystère de la Sainte-Vehme.

N° 8. — La Fin tragique d'un Espion.

N° 9. — L'Effroyable Drame de Malhem.

N° 10. — Les Vengeurs d'Isis.

N° 11. — Un Drame au Quartier général du Kaiser.

N° 12. — Le Secret du Fellah.

Chaque fascicule vendu 1 fr. 50, contient un récit complet.

On s'abonne chez tous les dépositaires des *Messageries Hachette*
et aux Éditions "*La Vigie*" 36, boulevard Saint-Germain, Paris.

Un an (12 numéros) **15** francs.

Six mois (6 numéros) **8** francs.

Toutes les recensions où rééditions numériques

de LENCULUS sont gratuites, et ne peuvent faire l'objet d'aucun profit.

On retrouvera toutes ses publications sur le site <http://www.the-savoisien.com/>

CH. LUCIETO
Les Couloirs de l'Espionnage International

Les merveilleux exploits
de
James Nobody

COPYRIGHT BY « ÉDITIONS LA VIGIE », PARIS.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège et l'U.R.S.S.
Vente exclusive pour la France, ses colonies et pays d'occupation réservée aux « Messageries Hachette » 111, rue Réaumur, Paris.

LE COURRIER DU TZAR

Où James Nobody rappelle de vieux souvenirs.

Sur Nice, déjà, tombait la nuit...

Une nuit de juillet, langoureuse et parfumée, évocatrice de voluptés troublantes ; une nuit d'un calme intense, souverain, contenant en son immensité, toute la poésie et, aussi, tout le rayonnement de ce pays de rêve.

Nonchalamment assis sous là pergola fleurie qui, face à la mer, domine la ville et le port, j'observais James Nobody, dont le masque énergique se détachait en vigueur sur les feuillages voisins, que teintait de vert sombre le crépuscule ambiant.

Sous le front-haut et large, — lourd de pensées, — qu'auréolait l'or des cheveux, ses yeux fixés sur l'infini de la mer regardaient sans voir.

A quoi pouvait donc bien songer cet homme extraordinaire qui, tout à la fois diplomate, soldat et policier, assumait, avec une maîtrise et un talent rarement égalés, la direction d'une branche du service anglais de contre espionnage ?

A quelle spéculation pouvait-il bien se livrer et que sortirait-il de nouveau, d'imprévu, de cette méditation ?

Au loin, une cloche tinta, à laquelle d'autres répondirent. Des chiens aboyèrent...

Plus près de nous, dans une villa voisine, quelqu'un se mit à jouer cette œuvre admirable de réalisme et de sensibilité qu'est l'« Intermezzo » de Moussorgsky...

Maintenant, j'évoquais le passé prestigieux de

James Nobody ; passé fait de calme et d'agitation se succédant par périodes, mais tout entier consacré à la défense des plus nobles causes, et que, jamais, ne domina le goût de l'aventure...

— Quelle soirée exquise, fit-il, soudain et que nous voici loin, cher ami, des vaines agitations de la rue et des mesquins calculs des politiciens...

J'eus un sourire que dut capter le grand détective ; car, il reprit aussitôt :

— Vous pensez, sans doute, que c'est leur faire beaucoup d'honneur que d'évoquer ces grotesques ? Je suis assez de cet avis, car, nul mieux que moi, ne sait à quel point certains d'entre eux peuvent être malfaisants.

Et, me désignant d'un geste du menton, les journaux locaux empilés sur un guéridon :

— Avez-vous lu, me demanda-t-il, le compte rendu des débats parlementaires ? Je ne sais rien de plus écœurant.

— Dieu m'en préserve ! m'exclamai-je.

Puis, lui indiquant l'admirable panorama qui se déroulait sous nos yeux :

— Ne croyez-vous pas, ajoutai-je, que ce serait grandement l'offenser, que de songer à ces vécues, devant une pareille splendeur ?

Il haussa les épaules, alluma une cigarette et, amer, me répondit :

— *C'est textuellement ce que me déclara certain soir de l'an 1914, — le vingtième de son règne, — Sa Majesté l'empereur de Russie, en son palais de Tsarskoïé-Sélo :*

— C'est là un précédent illustre, fis-je.

— *Oui, mais combien inquiétant...*

Le ton me surprit...

— Inquiétant ? m'exclamai-je ; à quelle circonstance dûtes-vous donc de recevoir cette auguste confiance ?

L'amertume du sourire s'accentua, puis, tournant vers moi son, regard, au fond duquel je crus discerner je ne sais quelle tristesse, il me répondit :

— Ce jour-là, à Pétersbourg, l'agitation avait été extrême. Surgie des bas-fonds, la tourbe s'était ruée sur la ville, dévastant tout sur son passage...

« Pendant, toute une partie de l'après-midi, sur la Perspective Newsky, dans la Liteïny et dans la Sadowaïa, l'émeute avait conquis la rue.

« Débordé, le prince Alexandre Otolensky, qui, à l'époque, était préfet de police, avait dû faire appel à la troupe, dont l'intervention, si elle eut pour résultat immédiat de rétablir l'ordre, n'en fut pas moins fort mal accueillie par la populace.

« Departet d'autre, il y eut des morts et des blessés.

« Or, le soir même, tandis que la police et les cosaques traquaient les derniers émeutiers dans les faubourgs de Kolomna ; alors qu'une tristesse indicible planait sur la ville, et que, dans les rues désertes, s'épalaient, fumant encore, des flaques de sang, à Tsarskoïé-Sélo, on dansa...

— Le moment était mal choisi...

— Parbleu ! Et cela d'autant plus, poursuivit James Nobody, qu'un nouveau complot contre le Tsar, fomenté, à en croire certains, par des familiers du palais, venait d'être découvert.

« Voici comment j'appris la chose :

« Ayant été chargé d'une mission spéciale en Allemagne pour y surveiller les agissements de certains individus à la solde du colonel Bicolai, le chef du service allemand d'espionnage, et parmi lesquels figurait Baumann, le plus adroit, mais aussi le plus insaisissable des espions, j'avais dû les suivre en Russie, où ils avaient reçu ordre d'opérer.

« D'accord en cela avec mon collègue et ami Fédor Varitchkine, le chef du service des renseignements de l'armée russe, je m'étais installé avec deux de mes hommes à Pétersbourg, où, dans le plus strict incognito, j'achevais de tisser les mailles du filet, dans lequel, tôt ou tard, vendraient se faire prendre les agents du Kaiser.

« Je n'avais pu, toutefois, me dispenser d'aller rendre visite, dès mon arrivée, à mon vieil ami, le général Wladimir Nicolaïewitch Soyékoff, le com-

mandant des Palais impériaux, qui, non seulement s'était montré parfait à mon égard lors d'un de mes précédents séjours en Russie ; mais avec lequel, en outre, je n'avais jamais cessé, depuis, d'entretenir les meilleures relations.

— Soyékoff ! m'exclamai-je ; mais je l'ai beaucoup connu ! N'était-il pas le gendre du comte Brédérickz, le grand maréchal de la Cour ?

— C'est cela même, me répondit, en souriant, James Nobody.

— Et alors ? demandai-je, vivement intéressé par ce début.

— Alors, poursuivit James Nobody, dès qu'il m'aperçut, Soyékoff me sauta au cou.

— Voilà, s'écria-t-il, qui s'appelle « tomber comme marée en carême » ! Je m'apprêtais justement à vous écrire.

Quelle que fût la cordialité de l'accueil, je n'en démêlai pas moins sur le visage de mon interlocuteur les traces d'un profond souci.

— Que se passe-t-il donc ? lui demandai-je, tout en lui rendant son accolade ; et, vraiment, le hasard voudrait-il que vous ayez besoin de mes services ? Vous savez que, en ce cas, vous pourriez entièrement compter sur moi...

Cette déclaration, toute spontanée, le rasséréna visiblement.

M'ayant jeté un bref coup d'œil, il me répondit :

— Êtes-vous pour longtemps en Russie ?

— Malheureusement non, fis-je ; la mission qui m'avait été confiée touche précisément à sa fin.

— Quand pensez-vous en avoir fini ?

— Dans quinze jours au plus tard. Quoi qu'il en soit, mes agents suffisant amplement à la tâche, dès demain, je puis me rendre libre et disposer de tout mon temps.

— Voilà qui tombe à merveille ! s'exclama Soyékoff, qui, cette fois, ne tenta même pas de dissimuler sa joie ; j'ai précisément un conseil à vous demander et une proposition à vous faire.

— Parfait ! répondis-je ; niais comme je tiens essentiellement à être en règle, je vais demander une permission à Londres, et...

D'un geste courtois, il m'interrompit...

— Ne vous inquiétez pas de cela, me déclara-t-il, je m'en charge.

Après avoir réfléchi quelques instants, il poursuivit :

« Vous connaissez suffisamment la Russie⁽¹⁾ et

1 — James Nobody a séjourné à différentes reprises

vous avez suivi d'assez près les événements politiques qui, depuis 1905, s'y sont succédé pour savoir que les émeutes que nous avons dû réprimer à maintes reprises, et aujourd'hui même encore, n'en sont que la résultante.

Je hochai affirmativement la tête...

— Or, reprit Soyékoïf, *nous nous trouvons enfermés dans ce dilemme tragique : ou nous traiterons les émeutiers qui sont tombés entre nos mains avec la plus extrême rigueur, — ce qui nous vaudra très certainement une recrudescence de la haine que ne cesse de nous témoigner le peuple ; ou nous ne prendrons contre eux que des sanctions bénignes, — ce que d'aucuns pourraient tenir pour un aveu de faiblesse.*

« Que nous conseillez-vous de faire ? »

Effaré, — vous conviendrez qu'on l'eût été à moins, — je m'écriai :

— Mais, mon général, je n'ai aucune qualité pour trancher ce que vous appelez un dilemme ; mais ce que je considère, moi, comme un cas de conscience. C'est là une affaire spécifiquement russe, laquelle ne saurait être, en aucune façon, résolue par un étranger.

— C'est précisément parce que vous êtes étranger, me rétorqua Soyékoïf, que je sollicite votre avis. N'étant intervenu en rien, — jusqu'ici tout au moins, — dans nos luttes intestines, vous êtes mieux à même que nous de juger ce qu'il convient de faire en l'occurrence, car, si nous n'écoutions que notre conscience, si le verdict que nous allons prononcer ne s'inspirait que de notre loyalisme, vous pensez bien que c'est à la potence et non au bagne, que nous enverrions ces gens-là...

La phrase sonna haut et ferme...

Mais elle n'entraîna pas ma conviction. Je ne tenais nullement, en effet, à prendre position, c'est-à-dire à me trouver mêlé autrement qu'en qualité de témoin, au duel à mort qui mettait aux prises l'autocratie et ses tenants d'une part, et la démocratie de l'autre...

Néanmoins, avant que de faire connaître ma décision, je voulus être fixé, afin de les mieux apprécier, sur les sanctions prévues par mon interlocuteur.

— Vous avez parlé tout à l'heure de « sanctions bénignes », lui dis-je ; est-il indiscret de vous deman-

der, mon général, de quelle nature elles seraient ?

D'un ton bref, sans manifester la moindre hésitation, il me répondit :

— *La Sibérie !*

Sachant tout ce que comportait de souffrances et de misères, de larmes et de sang, l'exil en cet enfer de glace, je ne pus m'empêcher de frémir et, cédant à une impulsion regrettable, je m'écriai :

— Alors, *plutôt la mort !*

Qu'avais-je dit là ?

Prenant ce cri de pitié, — car, c'en était un, la mort étant préférable à un séjour, si court soit-il, dans les bagnes sibériens, — pour une adhésion aux mesures extrêmes auxquelles il venait de faire allusion, Soyékoïf me déclara :

— Bien qu'il vous ait été dicté par d'autres sentiments que ceux qui m'inspirent, j'entérine le verdict que vous venez de prononcer. Les émeutiers seront exécutés !

Cette déclaration me mit hors de moi.

— Mais, c'est fou ! m'écriai-je ; jamais-je ne me serais permis de vous conseiller une mesure pareille. J'ai voulu tout simplement vous indiquer que, personnellement, si j'avais à choisir entre la Sibérie et la mort, je préférerais la mort.

Et, persuasif, j'ajoutai :

— N'existe-t-il pas d'ailleurs, — à égale distance du bagne et de l'échafaud, — d'autres moyens, plus humains, mieux appropriés au résultat que vous désirez obtenir.

— Lesquels ? me demanda-t-il, surpris ; pour ma part, je n'en vois aucun.

— N'avez-vous pas l'« *Oucilennaïa Okrana* »⁽¹⁾, qui, comme sanction, me paraît amplement suffisante. Se sachant surveillés par la police, vos révolutionnaires n'auraient d'autres ressources que de se tenir tranquilles, ou de s'enfuir à l'étranger. De toutes façons, vous en seriez débarrassés.

— Vous croyez vraiment que cette mesure serait suffisante ? me demanda Soyékoïf, ébranlé.

— J'en suis persuadé, répondis-je avec force ; et cela, d'autant plus que cette solution est non seulement élégante, mais habile. Ne vous permet-elle pas, en effet, tout en conservant le beau rôle vis-à-vis de l'étranger, de réserver entièrement l'avenir.

La décision du général fut vite prise...

— Soit, fit-il, je soumettrai, en l'appuyant de tout

en Russie, sa connaissance approfondie de la langue et des mœurs russes lui ayant valu d'être chargé de missions fort importantes en ce pays.

1 — La « *surveillance renforcée* » qui équivaut à ce que nous appelons en France la « *surveillance de la haute police* ».

mon pouvoir, votre suggestion au Tsar ; mais à une condition.

— Puis-je savoir laquelle ?

— C'est que vous m'aidiez à «le» sauver ! — Serait-il donc en danger ? m'exclamai-je, ému...

— C'est-à-dire, me répondit Soyékoff à voix basse, que, — *à moins d'un miracle, — je le tiens pour un homme mort !*

— Que m'apprenez-vous là ? Aurait-on découvert un nouveau complot ?

— Non seulement on a découvert un nouveau complot, fit Soyékoff, dont le visage se rembrunit ; mais on a acquis la certitude qu'il est sur le point d'éclater.

— En connaît-on les auteurs ?

— Hélas ! non, s'écria le général ; et ce qui rend la situation infiniment tragique, c'est que la police personnelle du Tsar, — LA MIEUX INFORMÉE DE TOUTES, — se déclare impuissante à les découvrir.

— Oh ! oh ! m'exclamai-je, les conjurés sont-ils donc si adroits que cela ?

— Cela, je l'ignore, répondit le général, accablé ; mais il y a quelque chose de beaucoup plus grave encore.

— Quoi donc ?

— Nous avons acquis la certitude que, cette fois, parmi les conjurés, figurent des gens appartenant à l'entourage immédiat des souverains ; des gens auxquels le Tsar a conféré une immunité qui les rend inviolables.

« Or, il se refuse à croire à leur culpabilité.

« Bien mieux : il se rit de nos avertissements. Tant et si bien, qu'il nous a formellement interdit de renforcer la surveillance qui est de règle au palais. Ce qui fait que, pratiquement, nous sommes désarmés.

— Diable ! murmurai-je, voilà une responsabilité dont je ne voudrais à aucun prix, et, si j'étais à votre place...

— Eh bien que feriez-vous ?

— Tout d'abord, répondis-je, je tiendrais pour nuls et non avenue les ordres du Tsar et, quand le diable y serait, je le protégerais malgré lui.

« Ensuite, — dussé-je, pour obtenir ce résultat, mettre sur pied toute la police de l'Empire, — je n'aurais de cesse, que je n'aie réussi à identifier les conjurés.

— Bravo ! s'écria le général, voilà qui est parler !

Et, venant à moi, les mains tendues :

— Voulez-vous, me demanda-t-il, vous charger de réaliser ce programme ?

Je le regardai, sidéré...

Une fois de plus, je venais de me laisser emporter par mon tempérament de lutteur, et, une fois de plus, j'étais pris à mon propre piège.

Toutefois, ne me sentant que médiocrement disposé à m'embarquer sur cette galère, je le déclarai très nettement au général Soyékoff.

— Alors, fit-il, nous sommes perdus !

— Vous n'allez tout de même pas me faire croire, lui répondis-je, outré, que le modeste policier que je suis...

— Le modeste policier que vous prétendez être, interrompit-il vivement, a mené à bien, sous mes propres yeux, des enquêtes autrement difficiles et bien plus périlleuses que celle que je vous demande d'effectuer pour sauver le Tsar !

— Certes, fis-je, mais pourquoi n'employez-vous pas vos propres policiers ? J'en sais de fort habiles.

Alors, mais alors seulement, le général me fit cet aveu, qui me terrifia :

— Nous n'avons plus confiance en personne. L'Okhrana⁽¹⁾ elle-même est contaminée par le virus révolutionnaire ; et je soupçonne fort Biéletztkoff, l'un de ses chefs les plus en vue, d'être l'un des instigateurs du complot que je viens de vous dénoncer.

Vraiment, à ce moment, Soyékoff me fit pitié. La charge qu'il occupait à la Cour n'en faisait pas seulement un des plus hauts dignitaires de l'Empire ; en sa qualité de commandant des palais impériaux ; il était, en outre, chargé d'assurer la protection des souverains, ce qui, par ces temps d'anarchie, n'était pas précisément une sinécure.

Or, Soyékoff, lors de mes précédents voyages en Russie, — et il y en eut de fort mouvementés, m'avait couvert de sa protection. Grâce à son amitié agissante, devant moi toutes les portes s'étaient ouvertes et, à maintes reprises, il m'avait aidé de ses conseils.

De tout quoi, je lui conservais une infinie gratitude.

Cela étant, le moment n'était-il pas venu de lui prouver, non par des paroles, mais par des actes, ma reconnaissance ?

Et, trouverais-je jamais meilleure occasion pour ce faire ?

D'ailleurs, — bien que je m'en défendisse, — sa proposition, encore qu'elle comportât des risques graves, me séduisait infiniment.

¹ — La police secrète.

Il ne me déplaisait pas autrement, en effet, de pénétrer dans ce milieu étrange qu'était à l'époque la Cour de Russie, où vivaient, sinon dans l'accord le plus parfait, tout au moins dans la plus surprenante promiscuité, des personnages haut titrés, des aventuriers de la plus basse extraction et des bandits avérés.

Et puis, il y avait Raspoutine... !

Raspoutine, cette énigme vivante !

Raspoutine, dont on ne savait exactement s'il était un illuminé, un fou ou un malin ; mais que certains tenaient pour un agent de l'Allemagne et que d'autres accusaient d'être l'envoyé... des forces obscures.

Raspoutine, dont l'attitude inquiétait à ce point mes chefs qu'ils m'avaient demandé de percer le mystère dont il s'entourait...

Cette dernière considération me dicta ma décision. J'acceptai donc, sous certaines conditions, la proposition que venait de me faire Soyékoff.

Le soir même, — sans, toutefois, lui faire part de l'accord intervenu entre nous, — il me présenta au Tsar pendant le bal de la Cour.

— Au cours de la conversation, nous en vîmes à évoquer les émeutes qui, le jour même, avaient ensanglanté Pétersbourg.

— Bah ! fit le Tsar, VÉTILLES que tout cela !

Et, se tournant vers moi, James Nobody conclut, tristement

— Ces vétilles, vous savez, cher ami, où elles l'ont conduit...

Ayant dit, il se tut...



Autour de nous, maintenant, la nuit s'était faite plus profonde, s'appesantissant sur nos épaules comme une chape...

— Et, après, que se passa-t-il ? lui demandai-je.

Un sourire ironique aux lèvres, il me répondit :

— Mais, rien que de très normal. De même que dans toute histoire qui se respecte, les bons eurent leur récompense et les méchants furent punis.

— Et vous croyez, m'écriai-je, exaspéré, que je vais me contenter d'une réponse pareille ?

— Ne vous suffit-elle donc pas ?

— Elle me suffit si peu, lui répondis-je, que, — étant votre historiographe, j'ai des droits sur vous ! — je vous adjure, et au besoin, je vous somme, de me dire comment vous découvrites les auteurs

du complot tramé contre le Tsar.

Il se mit à rire...

— Vous y tenez beaucoup ? fit-il...

— C'est-à-dire que j'y tiens essentiellement ! répondis-je.

— Soit ! concéda-t-il.

Et, après un silence, il ajouta :

— En ce cas, préparez-vous à entendre le récit de l'un des drames les plus effroyables qu'il m'ait été donné de vivre, — et vous savez que j'en ai vécu quelques-uns, — au cours de mon existence.

La voix était devenu grave, le débit, saccadé...

— Peste ! m'exclamai-je, ce que vous m'allez apprendre est-il donc si terrible que cela ?

Les traits, soudain durcis, James Nobody se tourna vers moi, puis, lentement, il me répondit :

— Attendez-vous au pire, et vous serez encore loin de compte.

Et, sans transition aucune, il me demanda :

— Avez-vous déjà entendu parler d'Olga Giroubowa ?

— L'amie de Raspoutine ?

— Oui ! Et l'amie également du prince André Sandro-Nikoff, l'âme damnée, l'homme à tout faire de Son Excellence le marquis de Spandau, envoyé extraordinaire de Sa Majesté l'empereur d'Allemagne auprès de la Cour de Russie.

Sombre, il ajouta :

— Un magnifique bandit, d'ailleurs, et l'une des plus belles canailles qu'il m'ait été donné de rencontrer.

— De qui entendez-vous parler ? lui demandai-je ; et ces... qualificatifs s'appliquent-ils au prince ou à l'ambassadeur ?

— Ils pourraient également s'appliquer aux deux, répondit James Nobody ; mais, si j'avais à choisir entre les deux, c'est très certainement à l'ambassadeur que je décernerais la palme.

Écoutez plutôt...

Où James Nobody change d'état civil.

Le bal se termina fort tard...

Il était, en effet, près de trois heures du matin quand, après avoir longuement conféré avec le général Soyékoff, je quittai Tsarskoïé-Sélo.

Une voiture de la Cour ayant été mise à ma disposition, le trajet s'effectua sans aucun incident.

Devant moi, comme par miracle, s'ouvraient

les barrages de policiers et les patrouilles de cosaques.

Sans doute, me prenait-on pour quelque grand personnage...

En arrivant à l'hôtel, je me rendis directement à l'appartement que j'occupais, devant la porte duquel, bien stylé, m'attendait d'ailleurs le garçon d'étage.

Après avoir raminé le feu et fait la couverture, il me demanda l'autorisation de se retirer et disparut...

Sur la table de nuit, j'aperçus alors un télégramme. Je l'ouvris et je lus :

A la demande instante du Tsar, vous accordez bien volontiers permission illimitée qu'il sollicite en votre faveur. Veuillez auparavant passer à l'ambassade où vous trouverez des instructions concernant l'enquête en cours, que este félicite d'avoir si rapidement menée à bien. Vous autorise à conserver à votre disposition vos deux agents. Agissez au mieux des intérêts communs Angleterre et Russie ; mais tenez-moi au courant de vos faits et gestes. Amitiés et bonne chance.

G. M-2

Ainsi qu'on le voit, Soyékoff avait fait diligence ; ce qui me fit bien augurer du succès de ma nouvelle mission.

Pourtant, la journée que je venais de vivre, avait été fertile en incidents...

A vrai dire, j'en sortais accablé d'amertume et de tristesse. Je n'avais jamais mieux ressenti, en effet, et avec autant d'intensité qu'à la Cour, la fausseté de certains gestes, que dissimulaient mal les sourires de commande et les courbettes de convention, minutieusement réglés par l'étiquette.

Je m'étais figuré tout autre ce milieu essentiellement aristocratique et, s'il m'avait été donné d'y coudoyer des gens suprêmement distingués, combien d'autres, par contre, m'avaient déçu, tellement leur visage, leur attitude et leurs propos respiraient la méchanceté, l'envie et le mensonge.

De savoir le Tsar aussi mal entouré et, pour tout dire, à la merci de ces gens-là, me causait une peine infinie... N'était-il pas notre ami et notre allié ?

Et, en cas de guerre, l'armée, dont il était le chef suprême, ne viendrait-elle pas se mettre aux côtés de la nôtre ?

A ce double point de vue, n'était-il pas de mon devoir de l'aimer et de le défendre ?

Le défendre... ?

Oui, certes ; MAIS CONTRE QUI ?

De ce premier contact avec la Cour, j'avais rapporté une impression nettement caractérisée d'angoisse, et aussi, de dégoût ; en même temps qu'une immense lassitude physique et morale...

Approchant un fauteuil de la cheminée, lourdement, je m'y laissai choir et, mentalement, je revécus les mille et un incidents dont j'avais été le témoin attristé au bal de Tsarskoïé-Sélo.

Incidents futiles en apparence, mais combien suggestifs, en réalité, pour qui voulait bien se donner la peine de les analyser.

Tout d'abord, — bien que Soyékoff ne m'eût fait aucune confiance à cet égard, — j'eus tôt fait de m'apercevoir que, soit par indifférence, soit pour tout autre motif, le Tsar s'isolait volontairement des gens qui gravitaient autour de lui.

Il n'avait de regards que pour l'impératrice Alexandra Féodorowna, avec laquelle, de temps à autre, il échangeait un sourire désabusé, et qui, entourée de ses dames d'honneur, semblait prodigieusement s'ennuyer.

J'eus vite fait de comprendre que cette attitude des souverains leur était imposée par celle de leur « entourage ».

Se sachant environnés d'ennemis et d'envieux, que n'arrivaient à désarmer, ni leur mansuétude, ni la simplicité de leur vie, ils n'avaient plus confiance qu'en eux-mêmes.

D'où, la froideur et le mépris qui se lisaient en leurs yeux.

La Cour, à cette époque, se partageait, en effet, en trois zones d'influences, dont deux, au moins, étaient nettement hostiles, au couple impérial : le parti des grands-ducs et le parti germanophile.

Le premier de ces partis avait à sa tête le grand-duc Nicolas Nicolaïewitch, oncle du Tsar ; autour duquel, suivant, en cela, l'exemple de l'impératrice douairière, — étaient venus se grouper les uns après les autres tous les membres de la famille impériale, lesquels détestaient cordialement l'Impératrice régnante, qu'entre eux, ils n'appelaient pas autrement que la « Niémka, l'« Allemande ».

Venait ensuite le parti germanophile, dont l'animateur était le vieux prince Bertcheskoff, mais dont le chef, en réalité, n'était autre que le baron

Skorff, grand-maître des cérémonies.

Ce parti, dont l'influence était d'autant plus grande que ses membres avaient réussi à se hisser au faite du pouvoir, en ce sens qu'ils s'étaient fait attribuer la plupart des hauts emplois de la Cour, possédait, en outre, un journal fort répandu en Russie, la *Petrograder Zeitung*⁽¹⁾, lequel était rédigé en langue allemande.

Se prévalant de leur origine allemande, les membres de ce parti tenaient pour négligeable tout ce qui était spécifiquement slave, et s'efforçaient par tous les moyens en leur pouvoir, — ce qui n'est pas peu dire, d'anéantir l'influence anglaise en Russie.

Ils n'en étaient que plus dangereux...

Restait un troisième parti, il est vrai, mais fortement entaché de suspicion, parce que, farouchement dévoué à l'Impératrice, en laquelle il avait placé tous ses espoirs.

On l'appelait le parti des «*forces obscures*» et, dans la Russie tout entière, on n'en parlait qu'en tremblant, de même qu'on n'évoquait qu'avec angoisse le nom de son chef occulte : Raspoutine.

Et le parti du Tsar ? me demanderez-vous.

Le parti du Tsar ?

C'est bien simple, *il n'existait pas* !

J'avais beau regarder autour de moi, analyser les attitudes, scruter, — à défaut des consciences, — les visages, je n'en apercevais nulle trace.

L'Empereur avait réalisé ce tour de force de faire le vide autour de lui...

Quoi qu'il en soit, dès le premier jour, je tins pour exacte cette répartition des zones d'influences, et, pressentant que, si, vraiment, le Tsar courait un danger, ce danger ne pouvait provenir que des familiers du palais, je résolus d'étudier de plus près, et d'une manière exclusive, l'entourage immédiat des souverains.

Tourmenté par ce problème, et résolu, coûte que coûte, à en trouver la solution, je ne pus fermer l'œil de la nuit ; ce qui ne m'empêcha nullement de me présenter le lendemain, frais et dispos, devant le général Soyékoff.

— Eh bien ! fit-il en me tendant la main ; quoi de nouveau ?

— Je viens, répondis-je, en souriant, vous demander une situation.

— Ah ! ah ! fit-il, simplement...

Je vis que, du premier coup, il avait compris.

Néanmoins, il crut devoir insister.

— De quel genre, cette situation ? me demanda-t-il ; doit-elle être civile ou militaire ? La désirez-vous officielle ou officieuse ?

— Peu m'importe, lui répondis-je ; l'essentiel est que je puisse circuler dans le palais à toute heure du jour et de la nuit, et que j'aie le droit d'en sortir ou d'y rentrer, sans avoir de comptes à rendre à personne.

Soyékoff leva les bras au ciel...

— C'est énorme, ce que vous me demandez là, s'exclama-t-il ; jamais, dans les palais impériaux, personne, — même pas moi ; — n'a joui d'une liberté semblable, ni bénéficié d'un tel régime de faveur.

— C'est possible, répondis-je du tac au tac ; mais il s'agit là d'une condition *sine qua non*. De deux choses l'une : ou je pourrai mener mon enquête à ma guise ; ou je ne me mêlerai de rien !

Perplexe, le général se mit à faire les cent pas dans son cabinet. De temps à autre, il s'arrêtait pour me jeter un coup d'œil, puis, pensif, les mains derrière le dos, il reprenait sa promenade.

La situation menaçant de s'éterniser, je crus devoir intervenir...

— Voyons, lui demandai-je, parmi les officiers ou les fonctionnaires attachés à la personne des souverains, quels sont ceux dont les allées et venues attirent le moins l'attention.

Soyékoff s'était arrêté pour m'écouter...

Après avoir réfléchi une seconde, il me répondit :

— Ce sont les courriers du Tsar, incontestablement. Constamment «*à la disposition*», ils doivent toujours être prêts à partir n'importe quand et n'importe où ! D'autre part, leur uniforme leur permet d'échapper à tout contrôle, car ils ne doivent compte de leurs actes qu'au Tsar lui-même.

— Mais alors, m'exclamai-je, voilà qui va à merveille ! Quel est leur commandant ?

Soyékoff se mit à rire.

— Leur commandant, c'est moi ! fit-il.

— Et vous ne le disiez pas !

Puis, tendant la main :

— Ma commission ? lui demandai-je.

— Quelle commission ? fit-il, éberlué...

— Mais, ma commission de «*courrier du Tsar*» ! spécifiai-je ; ou, à défaut, un «*papier*» quelconque

1 — Ce journal, qui avait été fondé en 1726, fut supprimé par ordre du Tsar le 31 décembre 1914, c'est-à-dire cinq mois seulement après l'ouverture des hostilités.

m'affectant à ce corps d'élite.

Le général me jeta un coup d'œil surpris...

— Vous feriez cela ? s'exclama-t-il.

— Pourquoi pas ? lui répondis-je ; puisque selon vous, il n'existe pas d'autre moyen de « travailler » en paix.

— Vous savez, sans doute, reprit le général, que les « courriers » font un métier de chien. Sans cesse par monts et par vaux, leur uniforme les expose à tous les risques.

— Et puis, après ?

— Certains sont partis, qui ne sont jamais revenus.

— C'est fâcheux ! Mais qu'y puis-je ?

— Guettés par les révolutionnaires, ils le sont également par les agents des puissances étrangères qui, par tous les moyens, s'efforcent de leur arracher les secrets dont ils sont dépositaires.

— *Nitchévo !*

Devant mon insistance, le général, à bout d'arguments, dut s'incliner.

— Soit ! fit-il ; eu égard aux circonstances, je vais, selon votre désir, — mais à mon corps défendant, — vous affecter à ce peloton d'élite. Mais, souvenez-vous de ceci : si jamais il vous arrivait malheur, je ne m'en consolerais pas ! Je vous demande d'agir en conséquence.

Puis, sans plus insister, il s'approcha de son bureau, et appuya sur l'un des boutons du clavier qui s'y trouvait.

Un officier d'ordonnance se présenta aussitôt...

— Veuillez avoir l'obligeance, mon cher comte, lui dit le général, de m'apporter, en même temps que le dossier 136-C.P., un brevet en blanc de courrier du Tsar. Vous veillerez à ce qu'il soit revêtu du cachet personnel de Sa Majesté et de sa signature.

Deux minutes plus tard, Soyékoff était en possession des documents demandés...

Prenant le dossier dont, d'un geste brusque, il fit sauter les cachets, il le compulsa longuement, faisant un tri parmi les papiers qui s'y trouvaient.

— Je crois, fit-il, enfin, que j'ai ce qu'il nous faut. Et comme je le regardais avec curiosité, tout en se tournant vers moi, il ajouta :

— Comme bien vous le pensez, n'entre pas qui veut au corps des « courriers du Tsar ». Non seulement il faut être de vieille souche russe, mais il faut, par surcroît, appartenir à l'ordre de la noblesse. Ce sont, évidemment, deux « qualités » qui

vous manquent, aussi vais-je y pourvoir.

« Désormais, — et cela tant que durera votre mission, — vous vous appellerez le comte Dimitri Alexandrowitch Strowsky.

« Voici, au complet, le dossier vous concernant. Il n'y manque pas une pièce.

« Ainsi que vous le voyez, il contient votre acte de naissance, les actes de décès de vos parents, différents brevets d'études supérieures, — y compris le brevet d'État-major, — un certificat de bonne conduite, signé du général⁽¹⁾ commandant le régiment de cosaques du Don, auquel vous avez appartenu, et, enfin, une attestation par laquelle le maréchal de la noblesse du gouvernement de Toula certifie que vous êtes noble, et que vous avez lé droit de porter, héréditairement, le titre de comte.

Au fur et à mesure qu'il parlait, le général me remettait les documents auxquels il venait de faire allusion. Tous étaient parfaitement authentiques.

Ils l'étaient même trop, à mon gré.

— Mais, voyons, fis-je, il existe encore des représentants de la famille Strowsky, en Russie.

— C'est possible, bien que, pour ma part, je n'en connaisse pas, répondit paisiblement le général : Pourquoi cette question ?

— Voyez donc dans quelle situation pénible, — pour ne pas dire plus, — je me trouverais si, un jour venant, je me rencontrais face à face avec celui dont vous m'attribuez le nom et le titre !

Je vis le visage de mon interlocuteur s'assombrir...

— Bannissez de votre esprit toute inquiétude à cet égard, me répondit-il, tristement ; le comte Dimitri Alexandrowitch Strowsky ne se trouvera jamais sur votre route...

— Serait-il mort ? m'écriai-je.

— Mieux vaudrait pour lui qu'il le fut, me glissa à voix basse Soyékoff ; car... Sakhaline ne rend jamais sa proie.

A l'énoncé de ce nom qui fait trembler les plus braves, je ne pus m'empêcher de frémir...

Sakhaline !

L'île infernale où, sous le plus effroyable des climats, au milieu des glaces et des toundras, est installé le « bagne de la mort » !

— Diable ! m'écriai-je, dès que se fut calmé mon émoi, qu'à donc fait ce malheureux, quel crime a-t-il commis, pour qu'on ait cru devoir le punir

¹ — Les régiments de cosaques étaient commandés par un hetman, ayant rang de général.

de la sorte ?

Le général haussa les épaules...

— Ce qu'il a fait ? me répondit-il, en se penchant vers moi ; peu de chose, en vérité ! Il n'y avait même pas de quoi fouetter un chat !

— Mais encore ?

— Il a giflé Raspoutine !

— Et, c'est pour cela, m'exclamai-je, horrifié, qu'on l'a envoyé là-bas ?

— Uniquement pour cela ! répondit tristement le général.

— C'est donc un bien grand seigneur que ce Raspoutine ? demandai-je, n'en croyant pas mes oreilles. Lui ! un grand seigneur ? s'esclaffait-il ; vous voulez rire, sans doute ? C'est un moujick, un sale et répugnant moujick. Un être infâme et dissolu qui... Il n'acheva pas...

Et, soudain, je vis son visage blêmir, Son regard fixé sur quelqu'un, derrière moi, décela une terreur sans bornes.

Vivement, je me retournai.

Et, alors, JE COMPRIS...

Entre les montants de la porte, s'encadrait un homme, dont les yeux bleus aux reflets d'acier, des yeux étranges, INQUIÉTANTS, — étaient rivés sur nous.

De haute stature, il portait le long caftan noir qu'affectionnent les moujicks de la classe aisée, et était chaussé de lourdes hottes.

Sa barbe était noire et drue ; ses cheveux, que séparaient une raie médiane, longs et mal entretenus.

Tel quel, il avait l'air sinistre...

S'avancant vers nous, sans même se donner la peine de saluer, d'une voix rauque et avinée, il demanda :

— Qui donc parle de moi, ici ?

Ce disant, il nous toisa insolemment...

Déjà, je m'apprêtais à répliquer vertement, quand Soyékoff, qui avait enfin recouvré ses esprits, se tournant vers moi, me dit :

— Permettez-moi, mon cher comte, de vous présenter Grigory Effimowitch Raspoutine, le saint homme, dont, au moment précis où il est entré ici, je vous vantais les vertus innombrables.

Bien entendu, je ne tiquai pas...

Mais je n'en notai pas moins que, pour qu'un homme aussi brave et aussi bien en cour que l'était Soyékoff, s'aplatît ainsi, il fallait que Raspoutine, — CAR C'ÉTAIT LUI — lui inspirât une terreur affreuse.

— Oh ! oh ! pensai-je, voilà une leçon, dont il est bon de tenir compte...

Flatté, Raspoutine déclara :

— S'il en est ainsi, frères, que le Seigneur soit avec vous. Je vous bénis !

Et, en effet, le bras levé, il nous donna sa bénédiction, ce qui m'obligea, — je m'en voulus plus d'une fois par la suite, — à courber la tête devant lui ;

Écœuré, je me hâtai d'écourter l'entretien.

Où James Nobody démontre qu'il a en horreur les gestes inutiles...

Bien que mes nouvelles fonctions me donnassent droit à un logement au palais, je n'en louai pas moins, dès le lendemain, un petit appartement sur la place Sémenowsky, en face même de la gare de Tsarskoïe-Sélo.

Ceci, pour plus d'une raison, dont la principale était que je ne me souciais nullement d'être astreint au port, permanent de l'uniforme ; ce qui serait devenu une obligation pour moi, si je m'étais fixé à demeure au palais.

Celui que j'avais découvert était parfait à tous les égards.

Le jour même, et afin de me soustraire à tout contrôle importun, Soyékoff me présenta à mes nouveaux camarades, après quoi il leur annonça que, d'ordre du Tsar j'étais affecté à son Etat-major particulier.

Les officiers attachés à la personne de Soyékoff, et qui, tous, appartenaient à la plus haute noblesse de l'Empire, me firent un accueil d'autant plus empressé que mon titre et mon grade aidant, ils me prirent pour l'un des leurs.

Je les en remerciai en les priant à souper le lendemain soir au Donon qui, comme on sait, était le restaurant ultra-chic de la Pétersbourg impériale.

Je ne tardai pas à me lier d'amitié avec tous ces jeunes gens qui, en dehors de leur service, menaient, une vie de « *bâtons de chaise* », tant et si bien que, présenté par eux, j'eus bientôt accès dans les salons les plus fermés de Pétersbourg, et aussi, — pourquoi ne pas l'avouer ? — en d'autres « *salons* » qui, pour être plus accueillants, n'étaient nullement dénués de charmes...

Or, un soir, alors que mon service terminé, je me préparais à quitter Tsarskoïe-Sélo, je rencontrais

dans les allées du parc le comte Alexis Orłowsky, l'un des aides de camp du général Soyékoïf qui, l'air soucieux, me demanda :

— N'auriez-vous pas rencontré Raspoutine, par hasard ? L'animal est gris, abominablement, et je crains qu'il ne cause quelque nouvel esclandre.

— Je ne l'ai pas rencontré, cher ami, lui répondis-je ; mais en quoi la conduite de cet... individu peut-elle bien vous intéresser ?

Ma question parut le surprendre...

— En quoi elle peut m'intéresser ? s'écria-t-il. Ignoreriez-vous donc, — vous seriez le seul, en ce cas, — que j'ai pour mission d'assurer la sauvegarde de Raspoutine, et que ma consigne m'enjoint de ne le point perdre de vue si, d'aventure, fantaisie lui prend de venir ici.

— Bigre ! fis-je en souriant, ce ne doit pas être une sinécure Mais, dites-moi, qui donc a bien pu vous donner une consigne pareille ?

Amer, il me répondit :

— *Je la tiens de l'Impératrice elle-même.* Cette malheureuse est tellement « *coiffée* » de ce sale individu, que je crois bien qu'elle ferait une maladie s'il lui arrivait malheur.

Et, violent, il ajouta :

— Je me demande ce que cette « *vieille folle* » peut trouver d'agréable en la société d'un tel « *salignaud* ». Que le diable les emporte, elle et son « *staretz* » !

Venant d'un homme aussi distingué et, qui plus est, d'un officier attaché à la personne des souverains, une telle sortie ne manqua pas de me surprendre. Toutefois, je me gardai bien de formuler la moindre observation.

De plus en plus exaspéré, il reprit :

— Où, diable, peut-il bien être passé ? Si, par malheur, il est entré au palais dans l'état où il est, cela va faire une histoire à tout casser !

— Bah ! Croyez-vous qu'il oserait se présenter devant l'Impératrice étant pris de boisson.

Alors, Orłowsky me fit cette réponse stupéfiante :

— Lui ? Il a toutes les audaces D'ailleurs, il ne vient au palais que quand il est ivre. Aussitôt qu'il apparaît, les laquais l'empoignent et le conduisent directement chez Olga Giroubowa, son âme damnée, qui le soigne jusqu'au moment où il est en état d'être présenté à la « *Niemka* ».

— Qui appelez-vous ainsi ? fis-je, effaré...

— Qui j'appelle ainsi ? L'Impératrice, parbleu ! La « *Bochesse* » infâme que, pour son malheur

et— le nôtre l'Empereur a épousée.

Cette fois, je n'y pus tenir...

— Modérez-vous, malheureux ! m'écriai-je, et surtout, ménagez vos expressions ! Songez à ce qui vous arriverait, si quelqu'un vous entendait...

Tristement, il hocha la tête.

— Comment voulez-vous qu'on se modère, me répondit-il, quand on assiste à ce spectacle honteux, d'un moujick commandant en maître au palais, se permettant de donner des ordres à l'Empereur, et déclarant à qui veut l'entendre que l'Impératrice et ses filles n'ont plus rien à lui refuser ?

— Comment ! Il a osé...

— Il a osé bien pire encore ! interrompit avec violence le comte Orłowsky. N'a-t-il pas proposé dernièrement à la grande-duchesse Olga, la propre fille du Tsar, de devenir sa maîtresse ?

— Non ?

— La scène s'est déroulée, précisa Orłowsky, dans la petite maison que possède, dans la *Sredniaïa*, Olga Giroubowa. La grande-duchesse, qui est la candeur et la bonté mêmes, cédant aux sollicitations de la Giroubowa, avait accepté de venir prendre le thé chez cette dernière.

« A peine s'était-elle assise, que Raspoutine, abominablement ivre à son habitude, apparut, titubant, bavant, horrible... »

« Jusqu'alors, il s'était tenu caché dans une pièce voisine. Mais voyant la grande-duchesse donner, tête baissée, dans le piège qu'il lui avait tendu, il ne se contenta plus. »

« Se jetant à ses pieds, il lui fit une déclaration en règle et, passant de la parole aux actes, il se leva, la prit par la taille et voulut l'embrasser. »

« Indignée, elle le gifla, après quoi elle s'enfuit, non sans avoir dit à la Giroubowa tout ce qu'elle pensait de sa conduite. »

— C'était un véritable guet-apens ! m'écriai-je, indigné...

— Certes ! Et, il n'y eut que l'Impératrice pour refuser d'en convenir.

— Pas possible !

— Je vous l'affirme sur l'honneur ! fit simplement Orłowsky.

— C'est lamentable ! fis-je.

— Oui, c'est lamentable ! s'écria Orłowsky ; de plus c'est odieux ! Aussi, sommes-nous quelques-uns à penser que ce scandale a assez duré...

Et, martelant ses mots...

— De deux choses l'une, ajouta-t-il : ou l'Empereur *répudiera sa femme et chassera Raspoutine*, ou nous les abattons comme des chiens enragés qu'ils sont.

— Les choses en sont-elles à ce point ? demandai-je, sérieusement inquiet, cette fois...

Farouche, Orlowsky me répondit :

— La situation est devenue intenable, vous dis-je ! Et, nous sommes décidés à tout, même à nous « DÉBARRASSER » de l'Empereur, s'il refuse de s'incliner devant notre volonté, qui est celle de l'immense majorité du peuple.

— Mais, c'est un véritable complot que vous me révélez là ?

— Appelez cela comme vous voudrez, peu m'importe. Un fait demeure : *tant que l'Empereur sera sous la dépendance de sa femme, tant que subsistera à la Cour l'influence de Raspoutine, nous ne serons pas gouvernés !*

« Or, nous voulons être gouvernés !

« Nous voulons pour chef, un homme fort, énergique, et non une « *chiffe* ! »

« Un homme qui soit susceptible de tenir en respect, et au besoin, de museler les ennemis du dehors et ceux du dedans.

« Nous voulons que notre patrie soit grande, puissante, respectée.

« Nous voulons demeurer fidèles à nos alliances.

« Nous voulons, enfin, que le peuple reçoive les libertés auxquelles il a droit, et qui lui sont aussi indispensables que le pain.

« Est-ce là se montrer trop exigeant ? »

Ému malgré moi, tant m'apparut profonde et sincère la douleur que manifestait Orlowsky, je ne pus m'empêcher d'y compatir.

— Voilà, lui dis-je, un programme admirable et digne en tous points, d'une grande nation comme la Russie. Reste à savoir s'il existe un chef qui soit capable de le comprendre et de le réaliser.

Orlowsky tressaillit...

Mais il n'eut pas une minute d'hésitation.

— *Ce chef, nous l'avons !* me déclara-t-il.

— Oh ! Oh ! m'exclamai-je... Et, quel est-il ?

— Cela, je ne puis vous l'apprendre, fit-il, car ce n'est pas mon secret. Toutefois, si vous acceptez d'être des nôtres, vous saurez tout.

Étant donnée la mission dont m'avait chargé Soyékoïff, l'offre était tentante, infiniment.

Mais il eût fallu ne pas avoir de cœur pour l'accepter. A moins d'être un misérable, on n'utilise

pas un secret découvert dans de telles conditions, on n'abuse pas de la bonne foi d'un homme qui, comme Orlowsky, n'avait en vue, somme toute, que la grandeur de sa patrie, et qui subordonnait tout à cette idée noble entre toutes. Aussi, lui répondis-je :

— Pour des raisons qui me sont personnelles, et que je me réserve de vous exposer plus tard, bien que je sois de cœur avec vous, il m'est impossible ACTUELLEMENT de vous faire cette promesse.

« Toutefois, je vous donne ma parole d'honneur, que, rien de ce qui s'est dit, ou se dira ici, ne sortira d'entre nous.

« Cela vous suffit-il ? »

Radieux, il s'écria :

— Cela me suffit amplement, car je suis certain que, tôt ou tard, vous serez des nôtres !

Puis, sans plus hésiter, il ajouta

— Le chef que nous avons choisi, celui que, à l'unanimité, nous avons placé à notre tête, est le grand-duc *Nicolas Nicolaïewitch*.

— L'oncle du Tsar ! fis-je, abasourdi...

— Lui-même !

— Celui-là est un homme, en effet, déclarai-je, quand se fut calmé mon émoi, il est digne de commander et de taille à se faire obéir.

« Mais, dites-moi, a-t-il donné son adhésion à ce projet ? Accepte-t-il, sans aucune restriction ; une succession aussi lourde, recueillie dans de telles conditions ? »

Simplement, Orlowsky me répondit :

— Nous ne l'avons même pas pressenti à cet égard, et il ignore tout de nos projets.

« Mais, l'armée, — dont, en cas de guerre, il deviendrait le généralissime, — l'adore ; le peuple l'aime, la noblesse trouve en lui sa propre personnification.

« Il a tout pour réussir, et nous sommes persuadés, étant données les circonstances, qu'ils acceptera de sauver la Russie.

— Et s'il refusait ?

— Alors, ce serait la course à l'abîme car, rien au monde, ni personne, ne pourrait enrayer les progrès du mal dont nous mourons...

— Et le Tsar ? Qu'en ferez-vous ? Que deviendra-t-il en cette bagarre ?

— Parce que, incapable de gouverner, nous l'éloignerons du trône. Qu'a-t-il fait, je vous le demande, du splendide héritage que lui ont légué ses pères ?

« Regardez autour de vous : tout n'est que désordre et confusion.

« Dans ce pays où, hier encore, se manifestait avec tant d'éclat notre puissance économique, et où le peuple proclamait sa joie de vivre, on n'aperçoit aujourd'hui que misère et que larmes.

« Là où devraient s'élever des écoles, on ne rencontre que des prisons.

« Le gendarme a remplacé l'instituteur, et le co-saque est roi... »

Que répondre à cela ?

J'étais encore sous l'impression pénible que produisait en moi ce violent réquisitoire, quand au loin, parmi les arbres, nous aperçûmes Raspoutine qui, tout en chantant un refrain obsène, venait vers nous en titubant.

Afin d'éviter son contact, nous nous réfugiâmes dans un bosquet voisin.

Éructant, bavant, hideux, il passa à quelques mètres de nous...

— L'horrible personnage ! murmurai-je, écoeuré. Livide, Orlowsky me répondit :

— C'est pourtant cet horrible personnage, ainsi que vous le qualifiez justement, qui, de par la volonté de Sa Majesté l'Impératrice, est le maître tout-puissant de la Sainte Russie.

« C'est lui qui nomme et révoque les ministres. C'est lui encore qui pourvoit aux plus hautes dignités de l'empire. C'est lui toujours, qui pille nos finances, bafoue notre religion, viole nos femmes, commet les pires exactions.

« Que dis-je ?

« Moi, le comte Orlowsky, moi, qui puis m'enorgueillir de ma lignée, car mes ancêtres furent rois ; moi, qui suis capitaine breveté d'État-major et chevalier de l'ordre, ne suis-je pas le très humble et très obéissant serviteur de cet être infect et répugnant ? »

Il eut un rire de dément...

Puis, fou de colère, tirant son revolver de son étui, il ajouta :

— Mais, cette fois, en voilà assez. Il est temps d'en finir !

— Qu'allez-vous faire, malheureux ? m'écriai-je, en lui saisissant le poignet...

Hagard, il me regarda...

— Ne trouvez-vous pas, me répondit-il, que ce cauchemar n'a que trop duré ?

— Je n'en disconviens pas, déclarai-je, mais, c'est au bourreau, et non à vous, de le dissiper.

Orlowsky sursauta...

Au bourreau ? s'exclama-t-il.

— Mais oui, au bourreau, insistai-je, car, aussi vrai qu'il existe une justice immanente, c'est à lui, et non à un autre, que, un jour venant, cet homme aura des comptes à rendre.

— Puissiez-vous dire vrai !

— J'ai la ferme conviction, poursuivis-je, que Raspoutine expiera ses fautes, car, s'il en était autrement, ce serait à désespérer de tout. Mais en admettant même, qu'il n'en soit pas ainsi...

— Si j'étais sûr de cela ? gronda Orlowsky, je...

— Eh bien ! que feriez-vous ? interrompis-je.

— Je ferai justice, parbleu !

— Non pas, ripostai-je, vivement ; vous feriez de Raspoutine un MARTYR, ce qui n'est pas la même chose.

D'ailleurs, croyez-moi, un coup de poing n'a jamais été un argument. De plus, comme on l'exploite toujours contre celui qui l'a donné, la pitié de la foule va au criminel et non au justicier.

« Est-ce cela que vous voulez ? »

L'argument porta...

— C'est, ma foi, vrai ! s'écria Orlowsky. En m'em pêchant de commettre cette maladresse, vous m'avez rendu un véritable service d'ami.

— S'il en est ainsi, répondis-je, en souriant, je vais vous en demander un à mon tour.

— Quel qu'il soit, il est accordé d'avance.

— Je vous prends au mot, fis-je.

Et, passant mon bras sous le sien, j'ajoutai, tout en l'emmenant vers le palais :

— Sachez que j'ai une envie folle d'aller souper ce soir à la villa Rhodé, où se trouvent en ce moment d'admirables artistes tziganes. Voulez-vous me faire le plaisir de m'y accompagner ?

— Je n'ai rien à vous refuser, me répondit-il, gaiement.

Une heure plus tard, l'une des autos de la Cour nous déposait à l'entrée de la villa Rhodé, l'un des plus célèbres restaurants de nuit de la capitale..., où, comme bien on pense, je me rendais pour un tout autre motif que celui que j'avais donné à Orlowsky.

Nous entrâmes...

Et, attablé au milieu d'un groupe imposant de jolies femmes et de personnages en vue, nous aperçûmes Raspoutine qui, plus ivre que jamais, une Tzigane sur les genoux, pérorait à perdre haleine, à la grande joie de l'assistance...

Où James Nobody est le témoin d'une scène effroyable...

Après avoir serré au passage quelques mains qui se tendaient vers nous, nous prîmes place à une table, voisine de celle qu'occupaient Raspoutine et ses amis.

Ne connaissant pas les aîtres, je demandai au comte Orlowsky de vouloir bien composer le menu et, tandis qu'il donnait ses ordres au maître d'hôtel et au sommelier respectueusement inclinés devant lui, je me mis à observer, — sans en avoir l'air, — ce qui se passait à la table du « *Staretz* ».

Et, tout de suite, je constatai que, si les femmes qui entouraient ce dernier provenaient, pour la plupart, du monde de la galanterie, les hommes, par contre, à quelques exceptions près, appartenaient à la noblesse ou à la haute finance.

Parmi ces derniers venaient en bonne place le prince André Sandro-Nikoff, un très authentique gentilhomme, mais aussi un très redoutable aigrefin, et deux banquiers en vue, MM. Magnous et Roucheinstein, germanophiles notoires, et que, à tort ou à raison, on considérait comme des agents à la solde de la Wilhelmstrasse...

Comme bien on pense, notre arrivée ne passa pas inaperçue.

Nous sachant attachés à la personne du souverain, — ce qu'indiquaient surabondamment notre uniforme et nos insignes, — ces messieurs parurent fort gênés d'avoir été vus en semblable compagnie, la fréquentation de Raspoutine n'étant point de celles qu'on put décemment afficher.

Un coup d'œil sévère que leur lança Orlowsky acheva de les convaincre de cette vérité première ; tant et si bien que deux minutes plus tard, sauf le prince André Sandro-Nikoff, Magnons et Roucheinstein, — ils avaient disparu...

Autour de Raspoutine ne demeurèrent que les demi-mondaines dont il a été question ci-dessus et quelques danseuses tziganes.

Maintenant, Raspoutine avait fait venir du maître, dont il se gavait, absorbant verre sur verre.

Puis, jugeant, sans doute, que le maître d'hôtel qui le servait n'allait pas assez vite, il lui arracha des mains une bouteille qu'il venait de déboucher et, la portant à ses lèvres, il la vida d'un trait.

Jetant ensuite autour de lui un coup d'œil satisfait :

— Voilà, s'écria-t-il, comment savent boire les

moujicks ! Et, nous fixant d'un air provocateur

— Ce ne sont pas les « *petits crevés* » de la Cour, ajouta-t-il, qui en pourraient faire autant. Ce qu'il leur faut à eux ; c'est de l'eau..., De l'eau bénite de cour !

A cette provocation insensée, nous ne daignâmes même pas répondre ; ce que voyant, Raspoutine se mit à raconter des horreurs...

A l'en croire, toutes les dames de l'aristocratie, — et il les citait nommément, — lui avaient prodigué leurs faveurs ; et toutes, croyant voir en lui un « *Bovy Tchellovieck* »⁽¹⁾, venaient le rejoindre dans son appartement de la Kirotnaïa et là, sans pudeur aucune, se livraient à lui.

Avec un cynisme déconcertant, il citait des détails, situait des dates, donnait des précisions.

— Est-il vrai, Grigory Effimowitch, lui demanda, soudain, Magnons, que les grandes-duchesses Anastasie et Militza, les filles du roi de Montenegro, n'ont plus rien à te refuser ?

Raspoutine eut un rire de dément..., un rire qui nous glaça.

— Cela, répondit-il, je ne devrais pas le dire, car Anastasie et Militza ont été très gentilles pour moi. Ce sont elles qui m'ont présenté à l'Impératrice, je leur dois donc la haute situation que j'occupe auprès des souverains. Mais, pour toi, je n'ai rien de caché. *Oui, elles m'ont appartenu.*

Un murmure d'indignation accueillit cette déclaration.

Raspoutine, auquel cette manifestation n'avait pas échappé, se leva et, jetant autour de lui un coup d'œil torve, s'écria

— Qu'est-ce à dire ? Et qui donc ose protester quand je parle ? Ne savez-vous pas que, dans mes mains, sont concentrées toutes les forces de l'Empire ; que devant moi se courbent les têtes les plus hautes, et que je n'ai qu'un geste à faire, pour vous faire rentrer dans le néant ?

— Ce n'est que trop vrai, hélas murmura Orlowsky, lequel semblait au supplice.

Mais, déjà, Raspoutine reprenait :

— Oui, Anastasie et Militza ont été mes maîtresses. Et c'est Olga Giroubowa, l'amie et la confidente de la Tsarine qui me les a procurées.

Dans un coin de la salle, des gens ricanèrent...

Je me retournai pour mieux les observer et alors j'aperçus assis autour du comte von Holzmann, premier secrétaire de l'ambassade d'Allemagne,

¹ — Un Envoyé de Dieu.

tout un groupe de barons baltes, parmi lesquels je reconnus Tudberg, Bayden, Seyendorff, Chatelberg, Bieroth, Botzebue et Snorring qui, tous, occupaient de hautes situations à la Cour, mais qui, tous également, étaient inféodés au parti du Kaiser.

Placés comme ils l'étaient, aucune des déclarations que venait de faire Raspoutine n'avait pu leur échapper. Aussi ne se tenaient-ils pas de joie...

Holzmann lui-même, que ses fonctions eussent dû rappeler à la prudence cependant, était rayonnant...

— Quelle honte ! s'exclama Orlowsky ; pour peu que cela continue, nous allons devenir la risée du monde entier !

Et, s'adressant au gérant qui, consterné, assistait à cette scène fantastique, il ajouta, mais de manière à ce que chacun entendit :

— Qu'attendez-vous pour faire cesser ce scandale ? Et ne pouvez-vous faire jeter ce voyou à la porte ?

En entendant ces mots, Raspoutine, qui venait d'absorber une nouvelle bouteille de madère, sursauta...

Lentement, il se tourna vers le comte et, fixant sur lui son regard vipérin, il lui dit :

— Tu viens de prononcer des paroles malheureuses, comte Orlowsky, des paroles que tu regretteras toute ta vie, des paroles qui te feront verser des larmes de sang !

Le comte eut un sourire de mépris...

Maintenant, toute la salle avait les yeux fixés sur nous...

— Je sais, comte Orlowsky, poursuivit Raspoutine ; que tu n'es venu ici que pour me « moucharder », et que, dès demain, tu t'empreseras d'aller raconter à la « vieille » ce qui s'est passé ici. Mais Alexandra Féodorowna⁽¹⁾, ne te croira pas, parce qu'elle te méprise, de même qu'elle méprise tous ceux de ta caste, — Y COMPRIS SON MARI, — et aussi, parce qu'elle n'aime que moi⁽²⁾.

Je renonce à décrire l'impression de stupeur que produisit cette effroyable déclaration...

De toutes parts des protestations s'élevèrent, car, si l'Impératrice était unanimement détestée par la noblesse, celle-ci n'en était pas encore arrivée au point de tolérer qu'on l'insultât publiquement.

A vrai dire, il s'agissait là d'un scandale sans précédent, dont risquaient fort d'être éclaboussés les gens qui, étant là, en avaient été témoins.

Aussi, chacun tint-il à dégager sa responsabilité en protestant avec véhémence contre les paroles infâmes que venait de prononcer le « *staretz* ».

Seuls, les barons baltes ne bronchèrent pas.

Quant à Magnons, il se borna à échanger avec Holzmann, qui présidait leur table, un signe de satisfaction.

Bien qu'il détestât cordialement l'Impératrice, Orlowsky avait blêmi...

Monarchiste convaincu, il lui répugnait qu'on attentât ainsi en sa présence à la personne auguste du souverain.

Aussi, s'adressant au « *staretz* », lui dit-il, sur un ton de violence contenu :

— Je crois, drôle, que tu viens de te permettre d'insulter Sa Majesté l'Impératrice ! Ceci, mérite une correction !

Et, faisant fi de mes objurgations, ne tenant aucun compte de mes conseils, il se dirigea vers Raspoutine, qu'il prit au collet et qu'il contraignit, — malgré ses cris et ses menaces, — à se mettre à genoux.

— Personnellement, ajouta-t-il, je méprises tes insultes. Mais, tu viens d'outrager une femme, que tu aurais dû doublement respecter, puisqu'elle est également ta souveraine. Cela, je ne saurais le tolérer ! Demande pardon !

Hébété, ne comprenant évidemment rien à ce qui lui arrivait, — la terreur qu'il inspirait à tout le monde lui ayant valu jusqu'ici une complète immunité, Raspoutine, devenu soudain aphone, roulait des yeux hagards...

— Veux-tu demander pardon ? répéta Orlowsky, en qui je sentais monter une colère froide. ,

Raspoutine ayant esquissé un geste de refus, je compris à l'attitude du comte, qui venait de le saisir à la gorge, que si je ne m'interposais immédiatement, le « *staretz* » ne sortirait pas vivant de ses mains... Fort heureusement, un incident se produisit, qui m'évita d'intervenir.

Terrassé par l'ivresse, — et aussi par la peur, — Raspoutine s'effondra sur le sol, en proie à une violente attaque de « *delirium tremens* ».

On l'emporta, roulé dans une couverture, écumant et bavant, aux applaudissements de l'assistance...

— Qu'on joue l'hymne russe ! cria quelqu'un ; cela purifiera l'atmosphère.

1 — Prénoms de l'impératrice régnante.

2 — Historique.

— C'est cela ! L'hymne russe ! approuva la salle électrisée.

L'orchestre entama aussitôt le « *Bojë Tsaria Khrani* » que, tête découverte, chacun écouta debout, avec ferveur et recueillement, et que, de leurs belles voix graves, reprirent en chœur les chanteuses tziganes.

La fin de l'hymne fut accueillie par une tempête de hurrahs.

Un cri unanime jaillit de toutes les poitrines :

VIVE L'EMPEREUR !

Mais, je remarquai que nul ne cria : Vive l'Impératrice...

Cette belle manifestation de loyalisme rasséréna quelque peu Orlowsky..., qui n'en murmura pas moins en reprenant sa place :

— Vive l'Empereur ! certes, mais pour que vive l'Empereur, il faut que « *crève* » Raspoutine !

Et, l'air convaincu, il ajouta :

— Hors de là, pas de salut !

Où James Nobody apprend une fâcheuse nouvelle...

Comme bien on pense, l'affaire fit grand bruit et, dès mon arrivée au palais, le lendemain, je pus me rendre compte que, déjà, chacun était au courant. Malheureusement, la censure étant intervenue de façon fort maladroite, les journaux avaient dû taire l'incident dont, à n'en pas douter, ils auraient atténué, plutôt qu'exagéré l'importance.

Il en était résulté que les différentes versions colportées au palais n'avaient que de très lointains rapports avec la vérité, et que, l'une d'elles, — et non la moins accréditée, — rejetait tous les torts sur le comte Orlowsky. J'en fus à ce point outré que, après avoir rassemblé autour de moi, tous mes « camarades » de l'État-major de Soyékoff, je m'empressai de rétablir les faits dont j'avais été le témoin indigné.

Mon récit produisit une impression d'autant plus profonde que, dès la première heure, la nouvelle s'était répandue de l'arrestation du comte Orlowsky.

Convoqué par le Tsar, qui avait tenu à l'interroger personnellement, Orlowsky était parti aussitôt après l'entrevue, dans une direction inconnue, en compagnie du comte Schrabbé, commandant des cosaques de l'escorte, et du général de gendarmerie Pridowitch, chef du service de la sûreté

du palais.

Son sabre, ses épaulettes et ses décorations lui ayant été enlevés, on en avait logiquement déduit que le Tsar l'avait fait jeter en prison.

Cette nouvelle fit mieux chue de m'affliger ; elle me bouleversa...

Je savais, certes, que le respect de la liberté individuelle était chose inconnue en Russie, mais j'étais loin de penser que le Tsar mésusait de son autorité à ce point.

— Singulier régime, me dis-je, que celui qui, au lieu de punir les traîtres, emprisonne ceux-là mêmes, qui s'efforcent de le prémunir contre leurs entreprises.

Et, songeant au brave et loyal gentilhomme qui, pour avoir châtié celui qui avait osé insulter publiquement la Tsarine, gisait maintenant en quelque cul de basse-fosse, je me jurai, — dussé-je pour cela remuer ciel et terre, — de l'en tirer à tout prix.

Fort de cette résolution, je me rendis chez le général Soyékoff, pour lui faire part de ma douleur et lui crier mon indignation.

Mais d'autres m'avaient précédé...

En effet, je le trouvai entouré des officiers de son État-major qui, fous de rage, venaient de lui remettre en guise de protestation leur démission collective.

C'était là un acte grave d'indiscipline, qu'expliquait certes, mais que ne justifiait pas l'arrestation de leur camarade, les décisions prises par le Tsar échappant à tout contrôle humain.

C'est ce dont Soyékoff s'efforça de les persuader... Le plus beau est qu'il y parvint et que, — en apparence, tout au moins, — ils se soumirent.

— Ainsi, c'est donc vrai, demandai-je à Soyékoff après leur départ, le Tsar a commis cette faute ?

Le général hocha tristement la tête...

— Hélas ! me répondit-il, conseillé comme il l'est, il en commettra bien d'autres. Son aumônier, le père Basilieff, — un saint, celui-là, — ne me disait-il pas tout à l'heure, que, sur la demande expresse de l'Impératrice, il avait décidé d'exiler Orlowsky en Sibérie.

Cette fois, je ne pus contenir mon indignation...

— C'est de la folie furieuse ! m'écriai-je. Comment le Tsar ne comprend-il pas que, à ce jeu, il risque son trône et sa vie ? Vous me disiez l'autre jour que la police n'était pas sûre, et permettait qu'on complotât contre lui. Si, par surcroît, il se

met à dos la noblesse et l'armée, ce sera complet.

« En tout cas, moi, j'en ai assez et, très humblement, je lui tire ma révérence.

« Le sortira de là, qui pourra... »

J'avais à peine terminé que, dans la cour du palais, un hurlement épouvantable retentit, que punctua une explosion de rires...

Nous nous précipitâmes à la fenêtre, et le spectacle que je vis, me sidéra.

Raspoutine que, la veille, j'avais vu en proie à une épouvantable crise de « delirium tremens », Raspoutine que, sous mes yeux, on avait emporté dans une couverture et qui, en tout état de cause, eut dé se trouver, à demi-mort, dans son lit, Raspoutine, enfin, était là, devant moi, plus solide que jamais !

Aux prises avec l'un de ces énormes chiens de l'Oural, — dont la proverbiale férocité n'a d'égale que la fidélité dont ils font preuve à l'égard de leur maître, — et qu'un groupe de pages⁽¹⁾ excitait contre lui, il s'efforçait, mais en vain, de tenir l'animal en respect.

Harcelé par le chien qui, déjà, avait mis son cafetan en pièces ; le moujick, pantin sinistre, tournoyait, virevoltait, s'avérant impuissant en face de ce redoutable adversaire.

La scène était d'un comique si intense que Soyékoff ne put réprimer un sourire.

Moi, par contre, je demeurai perplexe.

Étant donnée la quantité d'alcool absorbée par lui la veille, eu égard à la crise qui en était résultée, il était *matériellement impossible et scientifiquement inexplicable* que Raspoutine pût se trouver là.

La durée de la crise, en effet, oscille entre trois et huit jours, pendant lesquels celui qui en est atteint est en proie à des troubles nerveux d'une telle gravité que les fonctions psychiques s'altèrent profondément, et que l'excitabilité réflexe s'exagère jusqu'à provoquer des spasmes et des convulsions.

Pendant trois jours au moins, la température du malade évolue entre quarante et quarante-deux degrés ; ce qui, dans la plupart des cas, entraîne la mort.

Pendant trois jours également, ce même malade est sujet à des hallucinations à ce point terrifiantes, qu'elles font de lui un véritable persécuté.

Comment pouvait-il se faire, cela étant, que Raspoutine échappât à cette loi ?

Le phénomène me parut d'autant plus surprenant que, en écartant même la crise de « *delirium tremens* », en la réduisant, si l'on préfère, à une simple attaque de nerfs, en ne tenant compte, somme toute, que de son état d'ébriété, il était difficile d'admettre que le « *staretz* » ait pu se débarrasser en un laps de temps aussi court des maux en résultant.

Normalement, il eût dû être vautré en quelque coin, abruti par l'ivresse, et dans l'impossibilité absolue de se tenir debout.

Que voulait dire cela ?

Soudain, Raspoutine se mit à pousser des cris terribles, ce qui me donna à penser qu'il venait d'être mordu par le chien.

Autour de lui, les rires redoublèrent.

L'incident menaçant de tourner au tragique, Soyékoff ne put se dispenser d'intervenir.

Ouvrant la porte-fenêtre qui donnait de plain-pied sur la cour, il s'avança vers les pages, lesquels s'en donnaient à cœur-joie.

— Eh bien ! qu'est-ce que cela ? fit-il d'un ton sévère.

Les pages, dès qu'ils l'aperçurent, s'enfuirent, telle une volée de moineaux.

— Halte ! commanda-t-il de sa plus belle voix.

Dociles, les jeunes gens s'arrêtèrent et lui firent face, figés dans un « garde à vous » impeccable.

— Vous mériteriez, bande de galopins, leur dit Soyékoff en faisant les gros yeux, que je vous fasse donner les étrivières ! Où est votre gouverneur ? Et, d'abord, à qui ce chien appartient-il ?

Après avoir pris l'animal par son collier, l'un des jeunes gens s'avança vers le général, et sans paraître le moins du monde intimidé, répondit :

— Ce chien m'appartient, Excellence, ou, plus exactement, il appartenait à mon pauvre frère.

— Et qui donc était ton frère, mon enfant ? fit le général, radouci.

— Mon frère, répondit fièrement le page, était le comte Orłowsky, l'aide de camp de Votre Excellence Soyékoff

— Je ne savais pas, fit-il, troublé, qu'Orłowsky eût un frère aussi jeune. Quel âge as-tu ?

— L'âge exact qu'il faut avoir pour le venger, Excellence !

Ayant dit, le jeune homme se tourna vers

1 — Le corps des pages, est en réalité, une école d'élèves-officiers, et les attributions de ces jeunes gens n'ont rien de commun avec celles qu'exerçaient, autrefois, les pages en France.

Raspoutine, qu'il souffleta de ce mot :

— Assassin !

En effet, tandis que se poursuivait ce dialogue, le « *staretz* », tout en se tenant à distance respectueuse du chien qui, de temps à autre, le regardait en grondant, s'était rapproché de nous.

L'épithète lui arriva en pleine face, ainsi qu'un crachat.

Contrairement à ce qui aurait dû se produire étant donné l'homme et la puissance dont il disposait, il ne broncha pas.

Bien mieux : ne pouvant soutenir le clair regard de cet enfant, il baissa les yeux.

— Oh ! Oh ! pensai-je, en l'examinant attentivement ; que s'est-il donc passé depuis hier, pour que Raspoutine, si arrogant d'habitude, se soit modifié à ce point ? La nuit aurait-elle porté conseil, et aurait-il enfin compris tout ce que son attitude a eu de vil et de bas ?

— Pourquoi, reprit le général, tes camarades et toi excitiez-vous ce chien contre l'homme que voilà ?

Ce disant, d'un geste dédaigneux du menton, il désigna Raspoutine.

— Parce que « *l'homme que voilà* », répondit le page, a osé s'introduire dans l'appartement de mon frère, sachant fort bien qu'il était absent...

Cette fois, ce fut à mon tour de tressaillir.

Et, dès ce moment, je ne quittai plus le « *staretz* » des yeux.

L'accusation qui venait d'être formulée contre lui parut le gêner horriblement, et il fit le geste de s'enfuir.

C'est alors que j'aperçus à terre, derrière lui, un papier qui, de toute évidence, était tombé de sa poche tandis qu'il effectuait des bonds désordonnés pour éviter les morsures du chien.

Ce papier, je le ramassai sans qu'il s'en aperçût, et je le glissai dans ma poche.

D'un mot, le général avait arrêté l'élan de Raspoutine, qui maintenant, la tête baissée, tes épaules courbées n'en menait par large...

— C'est vrai cela ? lui demanda le général, les sourcils froncés.

L'autre blêmit...

— Allons, parle ! insista Soyékoff, qu'allais-tu faire chez le comte Orlosky ?

— Je voulais le voir, répondit avec humilité le « *staretz* », pour le prier d'agréer mes excuses relativement à l'incident d'hier, et...

— Tu mens ! interrompit le page, le chien t'a surpris au moment où, après avoir fracturé la porte de l'appartement, tu sortais du cabinet de travail de mon frère, dans lequel tu as dû te livrer à je ne sais quelle louche besogne. C'est alors que, poursuivi par l'animal, tu es venu te jeter dans nos jambes...

Atterré, Raspoutine ne tenta même pas de démentir le fait...

— Ainsi, fit le général, outré ; il ne te suffit pas de faire envoyer mes officiers en Sibérie, il faut, par surcroît, que tu les « *cambriones* » ! Ah ! ça, de quel limon est donc pétri ?

Et, avec une franchise et une brusquerie toutes militaires, il ajouta :

— Tiens ! Fous-moi le camp, sans quoi je sens que je vais faire un malheur.

Mais alors, j'intervins...

Où James Nobody pose au « *Staretz* » quelques questions précises...

En effet, tandis qu'il tentait de justifier son attitude, j'avais pris connaissance du papier qui s'était échappé de la poche de Raspoutine.

Sur ce papier figurait le texte que voici :

« L'attentat étant prévu pour aujourd'hui, et l'explosion devant se produire un quart d'heure après que le cierge aura été allumé, il importe que, dès ce matin, les papiers que je t'ai remis hier soient en place chez Orlosky et le second cierge devant son icône, de manière à ce que lui et les "siens" soient irrémédiablement compromis. »

« Nous jouons notre tête, agis en conséquence. »

Aucune signature ne figurait au bas de ce texte, lequel d'ailleurs, ainsi qu'on le voit, se passait de tout commentaire.

De qui pouvait bien provenir ce papier ?

A quel attentat faisait-il allusion ?

Où et quand cet attentat devait-il être commis ?

Et, surtout, CONTRE QUI ?

Autant de questions, autant de mystères que, seul, pouvait éclaircir le « *staretz* » puisque, seul, il en détenait la clé...

D'où, mon-intervention...

— Voulez-vous me permettre, mon général, demandai-je à Soyékoff, de poser, — AVANT QU'IL NE NOUS QUITTE, une question à ce... monsieur ?

Si ma demande le surprit, le général n'en laissa rien voir.

Sans doute, comprit-il que si j'intervenais ainsi, ce n'était pas sans motif sérieux.

D'un signe de tête, il acquiesça.

Autour de nous, le cercle des pages, qu'étaient venus renforcer de nombreux officiers et fonctionnaires du palais, se referma...

— Peux-tu m'expliquer, fis-je, en m'adressant à Raspoutine, d'où proviennent les taches que j'aperçois sur ton caftan, et qui, de toute évidence, ne sont ni des taches de graisse, ni des taches de vin, les seules qui s'y devraient trouver ?

Et, du doigt, je les lui indiquai...

Chacun se pencha pour mieux voir...

Sur les manettes et sur le devant du caftan que portait le « *staretz* », à la hauteur de l'abdomen, s'étaient, en effet, de larges taches foncées, semblables à celles qu'on peut observer sur les blouses qu'utilisent dans leur laboratoire ceux qui, habituellement, manipulent des acides.

Par endroits, l'étoffe était roussie, sinon brûlée. En outre, elle était parsemée de gouttes de stéarine, — ou de cire, — figées par le refroidissement, mais dont l'abondance me parut éminemment suspecte.

De blême qu'il était, Raspoutine devint livide...

— Ah ! ça, lui demandai-je, gouailleur, tu fabriques donc des cierges à présent !

Raspoutine tressaillit visiblement...

— Je ne sais ce que vous voulez dire, répondit-il, gêné...

Certain, cette fois, de tenir une bonne piste, je poursuivis :

— Tu ne sais même pas, n'est-il pas vrai, le nom de celui qui, au risque de te brûler horriblement, t'a ainsi aspergé à l'aide d'un corrosif quelconque ?

Le coup porta, mais Raspoutine n'en fit pas moins tête.

Avec arrogance, il me déclara :

— Ceci d'ailleurs, ne vous regarde en rien, et je me vois pas de quel droit vous vous permettez de me questionner de la sorte.

Du tac au tac, je répondis

— Du droit qu'à tout honnête homme d'interroger un coquin, et de lui demander des comptes !

Un murmure d'approbation accueillit ces paroles... Cette manifestation ne fut nullement du goût de Raspoutine qui, furieux, s'écria :

— Moi, un coquin ?

— Oui, un coquin, répétais-je en rivant mes yeux sur les siens, et l'un des pires que je connaisse.

D'ailleurs, je vais te le prouver immédiatement. Tu vas me suivre !

— Où cela ? balbutia-t-il...

— Chez le comte Orlovsky, répondis-je, -dans l'appartement que tu viens de « cambrioler », ainsi que l'a fort justement dit tout à l'heure le général Soyékoff.

— Je n'irai certes pas ! fit-il en reculant d'un pas.

— Pourquoi ?

— Mais..., parce que je n'ai rien à y faire.

— Tu veux dire, sans doute, que tu n'as PLUS RIEN A Y FAIRE. Malheureusement, tel n'est pas mon avis et, que tu le veuilles ou non, tu vas venir avec moi.

Ce disant ; je l'empoignai solidement par le bras et, malgré la résistance farouche qu'il m'opposa, je le contraignis à me suivre.

— En osant porter la main sur moi, se mit-il à glapir, vous avez commis un sacrilège, dont Dieu et le Tsar sauront vous punir.

— C'est entendu, répondis-je, en souriant, mais, en attendant, je te conseille de marcher droit, sans quoi, c'est moi qui vais te punir.

Bientôt, escortés par une foule de gens, nous arrivâmes devant l'appartement qu'occupait la veille encore le comte Orlovsky, et qui, de même que celui des autres aides de camp, donnait de plain-pied sur la cour.

D'un coup d'œil, je constatai, en effet, que la porte de cet appartement avait été fracturée.

Mais, je constatai également que cette effraction avait été commise, non par un novice, mais bien par un professionnel de ce genre d'opération, tellement le « travail » avait été bien fait.

Or, si Raspoutine était capable de tout, même du pire⁽¹⁾ ; on ne pouvait tout de même pas l'accuser d'être un spécialiste de la « cambriole ».

Pourtant, le « travail » que, maintenant, j'examinai avec une attention minutieuse, ne pouvait avoir été exécuté que par un maître cambrioleur.

En apparence tout au moins, rien ne subsistait de la pesée qui avait arraché le pêne de la gâche. Le vernis de la porte n'était même pas écaillé et, n'eût été une fente imperceptible dissimulée dans les nervures du bois, extérieurement, rien n'eût pu déceler l'effraction.

Ce nouveau mystère s'ajoutant aux autres, me

1 — Dans sa jeunesse, il avait été voleur de chevaux, ce qui lui avait valu, en plus de quelques corrections méritées, pas mal de désagréments.

déconcerta quelque peu.

Involontairement, mes yeux se fixèrent sur Raspoutine qui, l'air soucieux, me regardait opérer.

Certain que, encerclé comme il l'était, il ne pourrait s'enfuir, je lui rendis la liberté de ses mouvements et, lui désignant la porte, je lui dis :

— Mes compliments. Je ne te connaissais pas un talent pareil. Est-ce donc au couvent de Verkhotourié⁽¹⁾ où, si je ne m'abuse, tu as fait un stage, qu'on t'a appris à travailler de la sorte ?

— C'est précisément la perfection de ce travail, me répondit-il vivement, qui prouve qu'il ne peut avoir été effectué par moi.

J'eus un sourire...

— Puisque tu prétends tout ignorer de la « cambriole » lui répondis-je, comment peux-tu savoir que ce travail est parfait ?

Pris à son propre piège, Raspoutine, se mordit les lèvres.

Je crus inutile d'insister...

Me penchant vers la porte, je poursuivis mes investigations.

C'est alors que j'aperçus, coincé entre la porte et le paillason, l'outil qui avait servi à commettre cette effraction et qui n'était autre qu'une minuscule pince-monseigneur en acier-diamant, c'est-à-dire, en acier incassable.

Je ramassai la pince et, après l'avoir examiné un instant, je me tournai vers les gens qui nous entouraient.

— Quelqu'un d'entre vous, messieurs, demandai-je, appartient-il OFFICIELLEMENT à la police ?

— Présent ! fit une voix.

Et franchissant le cercle des spectateurs, un homme à l'air distingué, très correctement sanglé dans son uniforme, se présenta à moi de la façon suivante :

— Je suis, fit-il, M. Fédor Tadéïéwitch, commissaire spécial, attaché à la police personnelle de Sa Majesté.

Dès que d'un clin d'œil, Soyékoff m'eut certifié la matérialité du fait, je répondis

— En ce cas, je vous prie de vouloir bien enregistrer les déclarations que je vais vous faire.

Et, sans plus attendre, lui désignant Raspoutine

du doigt, j'ajoutai :

— J'accuse l'homme que voici d'être le complice volontaire d'un complot tramé contre une personne dont j'ignore encore l'identité, mais que je suppose devoir être l'un ou l'autre des souverains.

« Je l'accuse, en outre, d'avoir pénétré par effraction dans l'appartement du comte Orłowsky, pour y déposer des papiers et... un objet, tendant à établir faussement la participation de ce gentilhomme à ce complot, dans le but évident de le faire condamner injustement.

« En foi de quoi, je dépose entre vos mains, en présence du général Soyékoff, commandant des palais impériaux, les pièces à conviction que voici :

« 1° Une lettre non signée adressée à un individu, laquelle m'a appris l'existence d'un complot et m'a révélé qu'un attentat devait être commis aujourd'hui même.

« 2° Une pince-monseigneur, en acier spécial, qui a servi à fracturer la porte de l'appartement du comte Orłowsky.

« Ceci dit, et afin de faciliter l'enquête qui va suivre, je vous demande de vouloir bien relever les empreintes digitales que vous apercevez sur le chambranle et sur la poignée de la porte ainsi fracturée, de les comparer ensuite à celles qui se trouvent sur la pince-monseigneur, et de constater, enfin, si elles ne proviennent pas de l'individu que vous détenez. »

En moins d'une minute, et cela, malgré la résistance qu'il nous opposa, le « *starets* » fut contraint de se soumettre à cette expérience.

Elle apparut pleinement concluante.

Ce premier résultat étant acquis, me tournant vers le général Soyékoff, je le priai, — faisant ainsi état du pouvoir discrétionnaire dont il était investi, — d'ordonner une perquisition immédiate dans l'appartement du comte Orłowsky.

— Faites ! se borna-t-il à répondre.

Accompagnés du prévenu qui, maintenant avait perdu sa superbe et était agité de tremblements convulsifs, nous pénétrâmes, le général Soyékoff, M. Tadéïéwitch et moi, dans l'appartement du comte.

Ainsi que je l'avais déclaré, nous aperçûmes aussitôt placées en évidence sur la table du cabinet de travail, différentes lettres.

Je demandai qu'on en effectuât immédiatement la saisie, ce qui fut fait aussitôt.

1 — L'autorité ecclésiastique envoyait dans ce couvent les individus, qu'ils fussent ou non religieux, qui appartenaient à la secte odieuse des Klysti, lesquels avaient élevé l'obscénité à la hauteur d'une institution.

Après quoi, nous les inventoriâmes.

Émanant de hautes personnalités qui, toutes, étaient résolument hostiles au Tsar et que ce dernier tenait en suspicion, elles constituaient contre le comte Orlovsky des charges d'autant plus accablantes qu'elles établissaient nettement sa participation au complot.

Par contre, rien dans leur texte ne permettait d'identifier le personnage visé par les conjurés, ni l'endroit où devait être commis l'attentat.

Une telle discrétion ne laissa pas de me surprendre. Aussi, examinant ces lettres une à une, avant qu'elles, ne fussent placées sous scellés, pus-je me convaincre rapidement que bien qu'étant *en apparence* de provenances diverses, *elles n'en avaient pas moins été écrites par la même main, cette main étant celle, d'ailleurs, qui avait également calligraphié la lettre ramassée par moi aux pieds de notre prisonnier.*

Donc, MANIFESTEMENT, elles constituaient des faux. C'est ce dont voulut bien convenir le commissaire spécial qui, outré d'un tel procédé, s'empressa, sur ma demande, de la consigner dans le procès-verbal que, séance tenante, il rédigea devant nous et que nous signâmes tous trois.

Voyant la tournure que prenaient les événements; Raspoutine, atterré; s'était effondré sur un divan, et sanglotait éperdument.

Il était bien temps...

Où James Nobody donne de nouvelles preuves de son savoir-faire...

— Qu'allons-nous faire de cette crapule? demanda soudain le général Soyékoff, d'un air de souverain mépris.

— C'est à vous, Excellence, répondit le commissaire spécial, de prendre une décision à cet égard.

— A moi! s'exclama le général, pourquoi à moi, plutôt qu'à tout autre?

— Parce que, en tant que lampiste⁽¹⁾ des palais impériaux dont vous avez le commandement, Raspoutine dépend uniquement de votre juridiction.

— C'est, ma foi, vrai! s'écria le général, exaspéré. Je me demande ce que Sa Majesté va penser de

cette histoire.

— D'autant plus, intervins-je, que, nous-mêmes, nous ne la connaissons qu'en partie.

— Comment cela? fit le général, en se tournant vers moi.

— Auriez-vous donc déjà oublié, mon général, répondis-je froidement, qu'un attentat doit être commis aujourd'hui même, dont nous ignorons à peu près tout.

— Cet «À PEU PRÈS» me plaît! fit le général, dont la colère allait croissant. Pourquoi ne pas dire carrément — que, de cet attentat, nous ignorons TOUT?

J'eus un sourire...

— N'exagérons rien, voulez-vous, mon général, ripostai-je; car, tout de même, nous possédons un fil conducteur.

— Un fil conducteur Lequel?

— Le cierge, parbleu!

— Le cierge? fit le général, abasourdi, quel cierge?

— Mais le cierge qui doit exploser un quart d'heure après avoir été allumé! répondis-je avec calme.

— C'est juste!

Et, se tournant vers Raspoutine qui, tremblant de tous ses membres, suivait avec une angoisse indicible cette conversation:

— Me diras-tu, fripouille, lui demanda-t-il, furieux, ce que c'est que ce cierge, et en quel endroit il doit exploser?

L'autre hocha la tête négativement.

— Je te forcerai bien à parler! fit le général en s'avançant vers lui, la cravache levée.

— Ne prenez pas cette peine, mon général, fit soudain quelqu'un derrière nous; peut-être, pourrai-je vous renseigner.

Je me retournai vivement et, dans ce nouvel interlocuteur, je reconnus Jack Silver, l'un des agents qui m'avaient accompagné à Saint-Petersbourg; lequel, poussant devant lui deux individus solidement enchaînés, s'avancait vers nous, le sourire sur les lèvres.

— Un agent anglais «opérant» à l'étranger, ne pouvant, EN AUCUN cas, se démasquer de la sorte, ni, surtout, intervenir DIRECTEMENT dans les affaires du pays qui lui donne, — PARFOIS A SON INSU, — l'hospitalité, je compris aussitôt que Silver n'avait agi ainsi que contraint et forcé.

Cet inspecteur, en effet, était, non seulement

¹ — Telle était, en effet, la fonction qu'occupait officiellement Raspoutine à la Cour. Elle suffisait à lui donner accès au palais à toute heure de la journée.

l'un des agents les mieux doués de notre service de contre-espionnage, mais il était également la prudence même. Chargé des « missions spéciales » les plus délicates, il s'en était toujours tiré à son honneur et, depuis qu'il appartenait au service, — c'est-à-dire, depuis plus de vingt ans, — nul n'avait jamais eu à lui adresser le moindre reproche.

Aussi, fût-ce sans la moindre inquiétude, relativement aux suites que pouvait comporter l'incident que je lui demandai :

— Que s'est-il donc passé ? Et quels sont ces gens-là ?

— Ce qui s'est passé, me répondit-il avec son flegme ordinaire, je vais vous le dire, chef. Mais, auparavant, souffrez que je vous présente ces messieurs.

Après avoir pris un temps, en homme qui ménage ses effets, il poursuivit, en me désignant du doigt l'un de ses prisonniers, :

— L'individu que voici n'est autre que le sieur Libpmann, un agent sédentaire du service d'espionnage allemand. Installé à demeure à Saint-Pétersbourg, où il travaille en apparence chez le banquier israélite Magnous, il s'occupe, en réalité, d'espionnage politique et militaire. Comme intelligence et savoir-faire, il ne dépasse guère la moyenne de ses collègues.

Puis, poussant devant moi son second prisonnier, il poursuivit :

— Par contre, voilà un gibier de choix. Monsieur, en effet, est Friedrich Baumann ; celui-là même que ses amis de la Wilhelmstrasse ont surnommé, — Dieu sait pourquoi ! — le « *beau Fritz* » ; et contre lequel toutes les polices du monde, y compris la police russe, ont lancé des mandats d'arrêt.

Du coup, je ne pus dissimuler ma stupéfaction...

— Comment ! m'exclamai-je, c'est là le « *beau Fritz* » ; l'homme-protée, l'espion aux cent visages ?

— Lui-même, chef ! me répondit Silver, exultant de joie.

Tandis qu'il parlait, M. Tadéïewitch s'était rapproché de Baumann qu'il dévisagea longuement.

Puis, tirant une photographie de sa poche, il la compara à l'homme qui était devant lui.

— Aucun doute n'est possible, déclara-t-il enfin, cet individu est bien Friedrich Baumann.

— Auriez-vous donc, vous aussi, quelque chose à lui reprocher ? demandai-je au commissaire

spécial. Ce dernier leva les bras au ciel...

— Je pense bien, s'écria-t-il, nous avons ordre de l'arrêter MORT OU VIF ; notre ambassade à Berlin, nous ayant informé qu'il était chargé de commettre un attentat contre le Tsar.

Baumann qui, jusqu'ici s'était tu, déclara sur un ton rogue :

— Cela, il faudra le prouver !

Un coup d'œil courroucé qu'il lança à Raspoutine, dont celui-ci, quels que fussent son audace et son cynisme, se montra véritablement terrorisé, me mit tout à coup, sur la voie de la vérité.

J'eus l'intuition très nette que tous deux étaient de connivence, et que l'attentat avait été concerté entre eux.

Oui, mais, comment les faire parler ?

Comment, surtout, obtenir d'eux l'aveu de leur crime.

Usant d'une tactique qui m'avait souvent réussi, je plaicai le faux pour savoir le vrai.

Me tournant brusquement vers Baumann, je lui demandai à brûle-pourpoint— :

— C'est bien chez Badmareff, n'est-il pas vrai ; chez Badmareff, le thaumaturge thibétain, que, la nuit dernière, Raspoutine et vous avez fabriqué les deux cierges, dont l'un devait servir à l'attentat, et l'autre à une besogne dont il sera question tout à l'heure ?

Démonté par ce coup droit, l'espion allemand pâlit affreusement...

Mais, il eut tôt fait de recouvrer ses esprits.

— Non seulement je ne connais pas l'homme dont vous venez de prononcer le nom, balbutia-t-il, mais j'affirme n'avoir jamais mis les pieds chez lui.

— Vous en êtes sûr ? insistai-je.

— Je vous en donne ma parole d'honneur !

— Ne parlons pas de votre honneur, voulez-vous ? Je sais ce qu'en vaut l'aune.

— Mais, monsieur, vous m'insultez ! s'écria-t-il, hors de lui.

— Je ne croyais pas la chose possible, répondis-je froidement. Quand on est tombé aussi bas que vous ; quand on a sur la conscience autant de crimes, autant de méfaits, la pire des insultes ne saurait vous atteindre..., pour cette raison, qu'on les mérite toutes.

— Mais, enfin, que me voulez-vous ?

Rivant mes yeux sur les siens qui vacillèrent, je lui répondis, en martelant mes mots :

— Je veux vous prouver tout simplement que, d'accord avec Raspoutine, Badmareff et tous autres, vous avez préparé contre le Tsar un attentat qui devait s'accomplir aujourd'hui même.

— C'est faux, bégaya-t-il, c'est archifaux ; je vous répète que je ne connais pas Raspoutine, et que j'ignore tout de Badmareff.

— Parfait ! répondis-je, pouvez-vous me dire en ce cas, de qui vous tenez et d'où provient le « *fétiche* » que j'aperçois à votre chaîne de montre ?

Cette fois, le « *Boche* » fléchit sous le coup...

Affolé, il porta la main à sa chaîne pour en arracher le « *fétiche* » ; mais, plus lesté que lui, Silver s'en empara et me le tendit :

Je l'examinai attentivement.

Comme je l'avais supposé dès l'instant où je l'avais aperçu, ce « *fétiche* » provenait directement de l'officine de Badmareff, ce dernier ayant Obtenu du Tsar, en récompense de ses bons offices, le monopole de la fabrication de ces objets.

Toutefois, je dus reconnaître que celui que j'avais entre les mains n'était pas de fabrication courante.

Bien qu'on ne put conserver le moindre doute sur son origine ou sa provenance, il devait constituer un exemplaire unique.

En l'espèce, il s'agissait d'une petite statuette en or, haute de cinq centimètres environ, et représentant un bouddha assis. Sur le socle, gravée en caractères minuscules, figurait une inscription en langue thibétaine que, tout d'abord je pris pour une formule rituelle.

Mais l'ayant examinée à l'aide d'une loupe, je m'aperçus que, au centre du texte thibétain, figurait en caractères russes le nom de Baumann.

— Quelqu'un connaît-il le thibétain ? demandai-je aussitôt ; je viens, si je ne me trompe, de faire une découverte d'importance.

— Mon Dieu, répondit Soyékoff, ayant passé cinq ans de ma vie dans la région comprise entre le Turkestan chinois et le Koukou-Nor, peut-être pourrais-je, le cas échéant, vous servir d'interprète.

— Il s'agit, mon général, fis-je, en souriant de sa méprise, non d'interpréter, mais de traduire, aussi fidèlement que possible, l'inscription que voici...

Ce disant, je lui tendis la statuette et la loupe.

Au vrai, Soyékoff devait posséder à fond la langue thibétaine, Car c'est sans la moindre hésitation, et comme en se jouant, qu'il traduisit ce

texte mystérieux.

— Et tu as le toupet, s'écria-t-il indigné, en se tournant vers Baumann, de prétendre que tu ne connais pas Badmareff ?

— Mais..., tenta de répondre l'espion...

— Tais-toi, menteur, sans quoi je t'extermine ! tonitrua le général.

Puis, s'adressant à nous :

— Savez-vous, fit-il, ce que je viens de découvrir ? Et, les yeux fixés sur l'inscription, il traduisit :

« Au nom de Bouddha vivant en la personne sacrée du Dalaï Lama, moi, Badmareff, quoique indigne et très humble, je bénis l'œuvre que va entreprendre mon ami Baumann. Puisse-t-il, en exterminant le Tsar, sa famille et ses conseillers, nous débarrasser de la plus cruelle des tyrannies. »

Nous nous regardâmes stupéfaits...

Comment un homme aussi adroit et aussi intelligent que Baumann, — car il possédait ces deux qualités à un degré inimaginable, — avait-il bien pu conserver sur lui une preuve aussi évidente, aussi formelle, du crime abominable qu'il avait accepté de commettre ?

Et pourquoi la découverte de cette preuve, — découverte dont il eut dû se montrer épouvanté, — semblait-elle le laisser aussi calme et, pour tout dire, souriant ?

Car, maintenant, il souriait, le bougre...

Non seulement il souriait, mais c'est avec ironie qu'il dévisageait.

Que s'était-il donc passé pour que, EN MOINS DE DEUX MINUTES, son attitude se transformât ainsi, variant du tout au tout ?

M'absorbant en moi-même, je tentai, mais en vain, de résoudre ce nouveau problème.

En effet, autour de nous rien n'était changé. L'ambiance ne s'était pas modifiée. Aucun fait, aucun personnage nouveaux n'étaient intervenus.

Bien mieux : le général Soyékoff et le commissaire spécial Tadéïewitch, voyant de quelle manière je conduisais mon enquête et l'habileté avec laquelle je procédais aux investigations qui s'imposaient, m'avaient laissé agir à ma guise.

Donc, aucune imprudence n'avait été commise de notre côté.

Par contre, nous avions entre les mains une preuve indiscutable de la complicité de Baumann.

Sa situation s'était donc aggravée.

Et il « avait le sourire » !

Ah ! ça, allais-je donc subir un échec sous les

yeux de Soyékoff et de Tadéïéwitch, trompant la confiance qu'ils avaient mise en moi, et me laisser manœuvrer par ce Boche ?

Cela, jamais !

A AUCUN PRIX !

C'est alors, — mais alors seulement, — que, ayant jeté un coup d'œil à Libpmann, pour étudier et analyser ses réflexes, je m'aperçus qu'un même « *cabriolet* » le rivait à Baumann.

Autrement dit, LE POIGNET DROIT de Libpmann était relié AU POIGNET GAUCHE de Baumann PAR LA MÈRE CHAÎNE.

Et, chose étrange, Libpmann, qui eut dû se montrer d'autant plus calme que son rôle en cette affaire semblait plus effacé, faisait preuve, au contraire, d'une inexplicable nervosité.

Animé d'un tremblement convulsif, son poignet droit S'AGITAIT SANS INTERRUPTION.

Mais, à cette agitation, — contrairement à ce qui, normalement, aurait dû se produire, — ne participait aucunement sa main gauche.

Le fait me frappa d'autant plus que, scientifiquement, il ne pouvait être expliqué...

Tandis que je cherchais le secret de cette « LO-CALISATION DE L'ÉMOTIVITÉ » chez un homme, en apparence, aussi bien constitué que l'était Libpmann, je m'aperçus soudain QU'UN CERTAIN RYTHME existait dans l'agitation que manifestait ainsi son poignet.

Ou, si l'on préfère, LES SECOUSSES QUE LE POIGNET IMPRIMAIT AU « *CABRIOLET* », SI ELLES SE SUCCÉDAIENT AVEC RÉGULARITÉ, n'étaient pas, par contre, d'une DURÉE ÉGALE.

Donc, elles étaient voulues !

Alors, je compris...

Libpmann et Baumann CORRESPONDAIENT EN « MORSE ».

C'est en utilisant cet alphabet qu'ils échangeaient leurs impressions, se mettant d'accord sur les réponses qu'ils auraient éventuellement à nous faire et, somme toute, élaboraient un plan destiné à nous lancer sur une fausse piste.

Mais, c'est cela même qui aurait dû les sauver qui les perdit.

Car, comme eux, — mieux qu'eux peut-être, — je connaissais le « Morse » ; et, DÈS CET INSTANT, je pus suivre, sans qu'ils s'en doutassent le moins du monde, leur mystérieuse conversation.

Quand elle prit fin, j'étais pleinement édifié...

Me tournant alors vers le général Soyékoff, je lui

déclarai :

— Je viens d'obtenir la preuve formelle que Raspoutine, — OU, DU MOINS, L'HOMME QUE NOUS CONNAISSONS SOUS CE NOM, — n'est intervenu en rien dans cette affaire, dont il ignore tout. Il n'y aura donc pas lieu de l'inquiéter à cet égard.

Le général me regarda, sidéré...

— Allons donc ! s'écria-t-il, vous voulez rire, sans doute. Ne l'a-t-on pas surpris au moment même où il « cambriolait » cet appartement ? Et ne venez-vous pas d'établir avec une maestria devant laquelle je ne puis que, m'incliner sa participation au complot ?

Le brave homme semblait hors de lui...

— Je vous affirme, mon général, répétais-je avec force, que Raspoutine est totalement innocent du crime dont, tout à l'heure encore, nous l'accusons.

— Comment pouvez-vous affirmer une chose pareille, alors que tout établit le contraire ? fit à son tour M. Tadéïéwitch

— Vous pouvez être assuré, lui répondis-je en souriant, que je n'avance jamais rien que je ne puisse prouver immédiatement. Et, puisqu'il vous faut une preuve, la voici :

M'approchant alors de « Raspoutine », lequel ne s'attendait certes pas à ce geste, je l'empoignai par la barbe et les cheveux et, brusquement, j'arrachai le tout... A nos yeux apparut alors un être à la face glabre, à la calvitie prononcée, dont la ressemblance avec Raspoutine était frappante quand il était pourvu de « postiches » ; mais qui, maintenant, n'avait plus rien de commun, sinon le costume, avec le « *staretz* ».

Fou de rage d'avoir été ainsi démasqué, il se précipita sur moi et voulut me saisir à la gorge, comme pour m'étrangler.

Mais je me tenais sur mes gardes et, d'un « direct » placé au bon endroit, je l'envoyai au sol.

Il y demeura inanimé...

Stupéfaits, Soyékoff et Tadéïéwitch se penchèrent sur lui, et l'examinèrent longuement.

— Je m'attendais à tout, mais pas à cela ! s'exclama le général en se redressant.

Puis, se tournant vers moi, il ajouta :

— Comment, diable ! avez-vous fait pour découvrir cette supercherie ? Car, enfin, moi, qui entretiens avec Raspoutine des relations, lesquelles pour être dépourvues de toute cordialité, n'en sont pas moins constantes, j'avoue n'y « avoir vu

que du feu » !

Je haussai les épaules...

— C'était d'une simplicité enfantine, répondis-je en souriant.

— D'une simplicité enfantine ! s'écria à son tour M. Tadéïewitch qui, profitant de l'état dans lequel se trouvait le sosie du « *starets* », venait de lui passer les menottes ; d'une simplicité enfantine ! Vous en parlez à votre aise ! Au vrai, moi qui suis du métier, je n'arrive pas à comprendre comment vous avez procédé pour identifier ce bandit.

— Veuillez tenir pour certain, lui affirmai-je, que tout, — cela, et bien autre chose encore, — s'expliquera en son temps.

— C'est-à-dire ? insista-t-il...

— C'est-à-dire, répondis-je, après avoir consulté ma montre, quand nous aurons sauvé le Tsar si, TOUTEFOIS, IL EN EST TEMPS ENCORE...

Affolé, Soyékoff s'exclama :

— Le Tsar est donc en danger ?

— Actuellement, non ! lui déclarai-je ; car il est encore dans ses appartements.

« Mais s'il les quitte, ne serait-ce que pour faire un pas au dehors du palais, rien ne pourra le sauver !

« Le danger l'environne de toute part !

« Il est partout ! »

Je n'avais pas achevé que, déjà, Soyékoff se précipitait chez le Tsar, pour le mettre au courant des incidents qui venaient de se produire et pour le supplier de ne pas quitter le palais...

Où James Nobody poursuit la série de ses exploits...

Dès que Soyékoff eut disparu et que je fus tranquilisé sur ce point, me tournant vers Tadéïewitch, — lequel était encore sous le coup de l'émotion que venait de lui faire éprouver ma dernière déclaration, — je lui dis :

— Nous allons maintenant, si vous le voulez bien, en finir avec Baumann, Libpmann et... leur complice. Vous pouvez ; dès à présent, les inculper officiellement de complot contre la sûreté de— l'État, de tentative d'assassinat contre le Tsar et sa famille et, aussi, d'espionnage pour le compte d'une puissance étrangère qui, étant donnée la nationalité de ces messieurs, ne saurait être que l'Allemagne.

— Un rien ! s'exclama Baumann, gouaillieur...

Je le foudroyai du regard.

— Un rien, ripostai-je du tac au tac qui, cette fois, pourrait bien vous mener au « grand tout » !

Il n'eut garde d'insister...

Imitant en cela ses complices, il se cantonna désormais dans une réserve prudente, comprenant enfin, — mais trop tard, — qu'il avait trouvé à qui parler.

Tadéïewitch, qui s'était absenté — une seconde, — rentra à ce moment, ramenant avec lui plusieurs de ses inspecteurs.

— Empoignez-mai ces hommes, leur dit-il ; et conduisez-les aux locaux disciplinaires du palais, où ils demeureront incarcérés jusqu'à décision à intervenir.

— N'oubliez pas surtout, intervins-je à mon tour, que vous avez affaire à des individus habiles, très dangereux par surcroît, et dont vous répondez corps pour corps.

Les inspecteurs, — et M. Tadéïewitch lui-même, — eurent un singulier sourire...

— Pour qu'ils puissent s'évader de l'endroit où nous allons les enfermer, me répondit l'un d'entre eux, qui me parut être leur brigadier, il leur faudrait avoir des ailes.

— J'en accepte l'augure, insistai-je, mais croyez-moi : AGISSES COMME S'ILS EN AVAIENT.

— Ne vous inquiétez pas à cet égard, *batiouchka*⁽¹⁾, me répondit le brigadier ; nous allons leur offrir un « *plat de ferraille* »⁽²⁾ dont ils conserveront leur vie durant, le souvenir...

Ayant dit, ses camarades et lui empoignèrent les trois bandits et, sans aménité aucune, les emmenèrent vers leur destin...

Avisant deux autres inspecteurs, je leur enjoignis, d'accord en cela avec M. Tadéïewitch, d'aller procéder immédiatement à l'arrestation de Badmareff, dont le rôle en cette affaire s'avérait éminemment suspect.

Soyékoff, dont le sourire satisfait révélait de façon fort éloquente qu'il était enchanté de l'accueil que venait de lui faire le Tsar, étant revenu prendre sa place parmi nous, je lui dis aussitôt :

— Voulez-vous, mon général, que nous nous rendions de ce pas, — pour y procéder aux consta-

1 — Petit père ! Locution familière très usitée en Russie.

2 — Lourde chaîne scellée dans le mur d'une prison et qui, rivée aux membres des détenus, leur interdit tout geste nuisible.

tations qui s'imposent, — à l'endroit même où devait être commis l'attentat ?

Le commissaire spécial me regarda, béant...

Quant au général qui, pour m'avoir déjà vu à l'œuvre, connaissait mes méthodes de travail, il se contenta de sourire.

Captant au passage ce sourire, — dont, de toute évidence la véritable signification lui échappa, — M. Tadéïewitch, s'en montra fort affecté.

— J'ai beaucoup admiré, me dit-il d'un air pincé, la façon dont vous avez conduit votre enquête et, logiquement, j'en ai déduit que, sous l'uniforme que vous portez actuellement, se dissimule un policier de race, un « confrère », qui n'en est pas à son coup d'essai. Mais, tout de même, je n'irai pas jusqu'à admettre que vous possédez le don d'ubiquité.

— Le don d'observation me suffit amplement, répondis-je avec calme ; mais, où voulez-vous en venir ?

— A ceci, tout simplement : ni Libpmann, ni Baumann, ne vous ayant fourni la moindre indication à cet égard, et M. Silver ne nous ayant pas encore fait connaître les conditions dans lesquelles il a effectué l'arrestation de ces deux bandits, il me paraît impossible que, PAR SIMPLE DÉDUCTION, vous ayez pu découvrir l'endroit où l'attentat devait être commis.

— La déduction n'entre pour rien en cette affaire, répondis-je paisiblement, tout au plus intervient-elle accessoirement.

— Alors.

— Alors, j'estime que ces deux individus ont commis, tout à l'heure, la plus folle des imprudences, en avouant devant moi, — et devant vous également, ne vous en déplaît, — leur participation au crime en gestation, et en nous fournissant tous les précisions désirables.

— Vous dites ? s'exclama le commissaire spécial, ahuri...

— Je dis — et je vous le prouverai quand vous voudrez — que, actuellement, tout ce qui, de près ou de loin, touche à ce complot, ne demeure ignoré de moi. — Et, vous affirmez tenir toutes ces précisions des bandits eux-mêmes ?

D'un signe de tête, je répondis par l'affirmative.

— Mais ils n'ont pas ouvert la bouche s'exclama M. Tadéïewitch. Comment, en ce cas, auraient-ils fait des aveux ?

Sans me départir de mon calme, je passai mon

bras sous le sien et, très amicalement, je lui dis :

— Vous voulez des preuves ? Je vais vous en donner. Mais, de grâce, ne me demandez pas de vous dire, pour le moment, — comment je les ai acquises.

Le conduisant ensuite vers une icône formant triptyque, devant laquelle, un cierge intact était placé, je lui demandai :

— Que pensez-vous de ce cierge ?

M. Tadéïewitch prit le cierge entre ses mains et l'examina attentivement.

Après l'avoir tourné et retourné en tous sens, il me répondit :

— Que voulez-vous que j'en pense ? C'est là un cierge du modèle courant, un cierge comme il est loisible à chacun de s'en procurer dans le commerce.

— Il en diffère cependant par plus d'un point, répondis-je, en souriant.

— Comment cela ? fit-il, interloqué...

— Tout d'abord, poursuivis-je, — vous saurez tout à l'heure pourquoi, — contrairement à ce que vous pensez, il n'existe au monde, que deux cierges semblables à celui-ci. Ce sont, si j'ose dire, des cierges hors commerce. Leur poids est anormal. Alors que les cierges de ce modèle et de cette taille pèsent ordinairement entre six et sept cents grammes, celui-ci pèse un peu plus d'un kilo. Mais, il y a autre chose...

— Quoi donc ?

— Ceci, répondis-je...

Prenant le cierge entre mes mains, d'un geste brusque, je le rompis en deux et, au commissaire spécial sidéré, je montrai une cavité soigneusement dissimulée à sa base, laquelle cavité était remplie d'une poudre blanchâtre, légèrement granuleuse, dans laquelle venait se perdre la mèche...

— Qu'est-ce que cela ? s'écria-t-il, horrifié...

— Cela, répondis-je avec gravité, c'est un explosif récemment découvert en Allemagne et qui porte de nom de son inventeur : la Wurmsérite.

Quant à l'ensemble, il constitue, ainsi que vous le pouvez voir, une machine infernale assez bien conditionnée.

— C'est formidable !

— Oui, c'est formidable, répétai-je, et cela, d'autant plus que, par suite de la déflagration de cette poudre, dont la puissance brisante est énorme, tout ce qui se serait trouvé dans un rayon de vingt mètres aurait été littéralement pulvérisé.

— Mais..., je ne vois pas de projectiles.

— Point n'en était besoin. C'est le candélabre lui-même, — DONT LES ÉCLATS, PROJETÉS DANS TOUTES LES DIRECTIONS, AURAIENT TOUT FAUCHÉ SUR LEUR PASSAGE, — qui devait remplir cet office. C'est d'ailleurs pourquoi la cavité avait été pratiquée à la base du cierge, c'est-à-dire dans la partie enfoncée profondément dans le candélabre et comprimée à bloc par lui.

— Ces misérables avaient tout prévu ! fit M. Tadéïewitch, consterné.

— Ils avaient prévu mieux que cela encore, poursuivis-je, puisque, pour rendre plus nocifs, sinon plus meurtriers les résultats de l'explosion, les conjurés avaient enduit le candélabre d'une substance vénéneuse dont l'analyse nous révélera la nature ; mais qui eut rendu mortelle, ou presque, la moindre blessure produite par les éclats.

Soyékoff, qui contenait difficilement son indignation, me demanda soudain :

— Savez-vous également d'où provenait cette substance ?

— De l'officine de Badmareff, parbleu !

— Pourquoi, dans ce cas, n'est-il pas encore arrêté ?

— Ce doit être chose faite à l'heure actuelle, mon général, répondis-je tranquillement.

Puis, me tournant vers le commissaire spécial, j'ajoutai :

— Il serait prudent, je crois, de placer sous scellés les deux tronçons de ce cierge, non seulement parce qu'ils constituent une pièce à conviction de premier ordre, mais aussi parce qu'ils établissent de façon indiscutable l'innocence du comte Orlowsky.

Cette fois, ce fut au tour du commissaire spécial de sourire...

— Bien que l'innocence du comte ne fasse aucun doute pour moi, me répondit-il ; je ne vois vraiment pas comment vous comptez la démontrer à l'aide de ce cierge.

Parce que, fis-je, légèrement agacé, vous ne vous donnez pas la peine d'observer, de raisonner et de déduire.

« En réalité, je ne sais rien de plus simple.

« Que nous révèle, en effet, ce cierge ?

« Que quatre personnes, — ET PAS UNE de PLUS, — l'ont manipulé.

« Examinez-le de près et, comme moi, vous y découvrirez quatre sortes d'empreintes digitales :

celles de celui qui l'a confectionné, — et, je serais bien surpris si elles provenaient d'un autre que Badmareff, celles de l'individu qui l'a apporté ici, — et qui concordent on ne peut mieux avec les empreintes laissées un peu partout dans cet appartement par le sosie de Raspoutine...

— Et quelles sont les autres ?

— Les vôtres et les miennes, naturellement.

— C'est juste reconnu M. Tadéïewitch ; comment, diable ! n'avais-je pas songé à cela ?

— Par contre, poursuivis-je, je mets qui que ce soit au défi, — et je vous serais obligé de constater le fait dans votre procès-verbal, — de découvrir sur le cierge la moindre empreinte digitale provenant du comte Orlowsky ; ce qui démontre lumineusement qu'il n'est pour rien dans ce complot dont, cependant, on voulait lui attribuer la responsabilité.

— C'est l'évidence même ! déclara à son tour Soyékoff, qui avait suivi avec un intérêt passionné ma démonstration.

— Mais, oui, c'est l'évidence ; et au « *Féodorowsky Sobor* » ⁽¹⁾, nul n'en pourra douter.

— Comment ! s'exclama Soyékoff ; c'est au « *Féodorowsky Sobor* » que devait être commis l'attentat ?

— Mais oui, mon général.

— Diable ! Mais alors, vous nous sauvez la vie à tous ; car, tous, même les grands-ducs, nous aurions pu y rester ! C'est en effet, aujourd'hui, que se célèbre la fête onomatique de l'Empereur, et ils étaient spécialement invités au palais.

— Je puis même vous certifier, déclarai-je, que c'est en raison de cette circonstance que la date avait été spécialement choisie.

« Ce qu'on voulait, somme toute, c'était, non seulement abattre le souverain et sa famille, mais, aussi, assassiner par la même occasion ceux que, à juste titre, on considère comme les meilleurs soutiens du trône.

« Seuls, la Tsarine et le grand-duc héritier eussent été épargnés, en cette affaire ..

Soyékoff tressaillit...

— Oh ! Oh ! fit-il, et pourquoi cela, je vous prie ?

— Peut-être, vous l'apprendrai-je bientôt, mon

1 — Le *Féodorowsky Sobor* était l'oratoire préféré des souverains. Situé devant le parc, à proximité du palais, ils s'y rendaient chaque matin, pour assister aux offices. La plupart des hauts dignitaires du palais les y accompagnaient.

général, répondis-je. Mais, dès maintenant, je vous prie de noter ces deux faits :

1° *Le grand-duc héritier. Alexis est tombé subitement malade, hier, dans la journée ; ce qui oblige l'Impératrice sa mère, à le veiller et, par voie de conséquence, lui interdit d'assister à la cérémonie d'aujourd'hui.*

2° *C'est hier également que, spécialement invité par les banquiers israélites Magnous et Roucheinstein, Raspoutine s'est rendu à la villa Rhode, où il s'est grisé à un tel point, qu'il lui était matériellement impossible de se trouver ce matin au « Féodorowsky Sobor ».*

Bien que ces deux faits semblent ne point concorder, ils n'en sont pas moins intimement liés. Je dirai même qu'ils sont fonction l'un de l'autre.

— Je ne vois pourtant aucune corrélation entre eux, murmura le général, songeur. Vous êtes sûr qu'ils ont trait au complot ?

Je me tournai vers le général et, le fixant dans les yeux, je répondis avec gravité :

— *J'affirme qu'ils sont à la base même du complot.*

— C'est effrayant, ce que vous m'apprenez là ! fit le général, vivement inquiet.

— Oui, mon général, c'est effrayant, insistai-je ; mais ce qui l'est peut-être plus encore, c'est que si je connais l'affaire dans ses moindres détails, par contre, je n'ai pu encore identifier celui qui l'a montée de toutes pièces.

« Or, tant que celui-là ne sera pas « coffré », le Tsar, sa famille, ses conseillers, seront en danger ; car, celui-là ne reculera devant rien pour atteindre son but.

Où James Nobody procède à de nouvelles déductions...

Tandis que nous devisions de la sorte, M. Tadéïewitch et son secrétaire, qui était venu le rejoindre, avaient procédé à l'apposition des scellés.

Quand ils eurent terminé et qu'une sentinelle eut été placée devant la porte de l'appartement pour en interdire l'accès aux curieux, nous nous dirigeâmes vers le « Féodorowsky Sobor » qu'encerclait déjà, en prévision de la cérémonie qui devait s'y dérouler, un imposant service d'ordre.

Massés de chaque côté de la porte, deux pelo-

tons de chevaliers-gardes rendaient les honneurs aux hôtes des souverains, que les voitures de la cour amenaient jusqu'au seuil de l'édifice, où les accueillait, entouré de son clergé, un archimandrite en somptueux costume de chœur.

Des deux côtés de l'allée conduisant du palais à l'oratoire, le régiment de Préobrajensky formait la haie ; tandis que dans la cour même du palais, le régiment rouge et or des Cosaques de l'escorte, aligné dans un ordre impeccable, attendait les souverains...

— Je me demande, fit-il tout bas, à quoi, — si vous n'étiez intervenu, — eût bien pu servir ce déploiement de forces.

— Il est de fait, répondis-je en souriant, que nous n'en aurions pas moins été dispersés en « *pièces détachées* » aux quatre coins de l'oratoire.

Tout en parlant, je m'étais approché de l'édifice, dont j'examinai attentivement les abords et la façade.

— C'est bien ici, n'est-il pas vrai, fis-je, en m'adressant à Silver, que vous avez capturé Baumann et Libpmann ?

Bien que « travaillant » sous mes ordres depuis de longues années et, par cela même, sachant comment je conduisais mes enquêtes, le vieil inspecteur ne put dissimuler sa surprise...

— C'est ici, en effet, chef, que j'ai arrêté ces « messieurs », me répondit-il ; mais je veux bien que le diable m'emporte, si je comprends comment vous avez deviné cela.

Malgré la gravité de la situation, cette déclaration eut le don de mettre en joie le général et M. Tadéïewitch. Mais, déjà, je poursuivais

— Ce qui m'étonne, — et — mon cher Silver, c'est que vous ne compreniez pas.

« Quand un homme aussi soigneux que vous se permet de se présenter dans un palais impérial, il tombe sous le sens que, s'il n'a pas ciré ses chaussures et brossé le bas de son pantalon, c'est qu'un cas de force majeure lui a interdit de le faire.

« Or, que vois-je ?

« Vos chaussures sont maculées de boue et, cette boue, je la retrouve, non seulement sur votre pantalon, mais aussi sur le sol que nous foulons en ce moment.

« Il n'est que d'observer pour se rendre compte que la terre dont elle provient, une terre rougeâtre et légèrement argileuse, n'a rien de commun avec la terre sur laquelle est édifié l'oratoire. Il s'agit là,

d'une terre rapportée, qui vient en droite ligne, — de même d'ailleurs, que l'ornementation florale installée provisoirement autour de la chapelle, — des serres du château.

« Les palmiers, les mimosas, les phœnix, ne poussent pas en plein air en Russie, que diable ! Ceux que nous admirons en ce moment ne résisteraient pas plus de vingt-quatre heures à la rigueur du climat.

« Donc, il s'agit là d'une plantation artificielle, nécessitant un aménagement du sol, artificiel.

« D'autre part, les jardiniers ayant pris soin de ratisser et d'arroser la terre autour des massifs ainsi rapportés, RIEN N'EST PLUS AISÉ QUE DE LIRE SUR LE SOL les péripéties du drame, — car c'en est un, — qui s'est déroulé à l'endroit où nous sommes.

« Voulez-vous que nous essayions ?

Soyékoïff, Tadéïéwitch et Silver, qui suivaient avec un intérêt évident ma démonstration, ayant répondu affirmativement, je poursuivis :

— La terre est encore humide, ai-je dit. Pourquoi ? Parce qu'elle a été arrosée récemment.

« Donc, les traces de pas que j'y découvre et qui, de toute évidence, proviennent des malfaiteurs et de celui qui les a surpris en plein « travail », sont plus récentes encore.

Après avoir indiqué du bout de ma cravache, à mes interlocuteurs, les traces auxquelles je venais de faire allusion, je repris :

— A n'en pas douter, les traces que voilà oui été laissées par les lourdes bottes de Libpmann, lequel est vêtu à la russe. Elles sont mal entretenues d'ailleurs, puisque nous voyons qu'il y manque des clous ; ce qui rendra plus aisée l'identification de leur propriétaire.

« Voici, maintenant, des traces plus légères ; des traces laissées par des bottines. Si, comme moi, vous avez remarqué que celles que porte Baumann sont à bouts carrés et que les talons en sont quelque peu éculée, vous devinerez aisément de qui elles proviennent.

« Quant aux traces laissées par Silver, je n'en parle que pour mémoire, et uniquement pour rétablir les faits.

Après avoir jeté autour de moi un coup d'œil circonspect, afin de voir si aucune oreille indiscrete ne se trouvait à proximité, je repris, mais en m'adressant à Silver, cette fois :

— Sauf erreur ou omission, voici ce que me révèle l'état des lieux :

« Pour une raison que j'ignorais, il y a quelques instants, mais que je viens de déduire, vous avez pris, hier, dans la soirée, l'un des derniers trains qui assurent le service entre Pétersbourg et Tsarkoïé-Sélo, et, contrairement à votre habitude, — ce qui m'indique que vous « filiez » quelqu'un, — vous avez effectué le trajet dans un compartiment de première classe.

— C'est formidable ! s'exclama Silver, ahuri ; ce n'est tout de même pas « l'état des lieux », qui vous a appris cela !

— Certes non, répondis-je en souriant ; mais pour l'apprendre, je n'ai eu qu'à regarder la couleur de votre ticket de chemin de fer.

— Mon ticket de chemin de fer ?

— Mais oui, n'est-ce donc pas lui, dont l'extrémité affleure la poche de votre gilet ?

— C'est, ma foi, vrai ! constata Silver qui, après avoir extrait de sa poche le malencontreux ticket, son le tendit.

— Que nous révèle ce ticket ? repris-je, sans plus insister, *trois choses* :

« Tout d'abord, il nous indique que vous avez pris un train spécial du soir ; puisqu'il est frappé d'une surtaxe.

« Il nous apprend ensuite, étant donnée sa couleur, que vous avez voyagé en première classe.

« Enfin, — et, cela, du fait, même que vous l'avez conservé par devers vous, — il établit à mes yeux la preuve que, pour quitter la gare à l'arrivée, vous avez emprunté une autre issue que celle réservée à la sortie des voyageurs.

« Or, pour que vous agissiez de la sorte, il fallait qu'un puissant motif vous y incitât. Ce n'est pas pour souple sir, en effet, qu'un homme de votre âge et de votre condition sociale, s'amuse à sauter les barrières en pleine nuit, au risque de se rompre le cou.

— Vous étiez donc là ? s'écria Silver, stupéfait...

— Point n'était besoin d'être là, pour constater le fait. Il n'est que de regarder votre fond de culotté. Non seulement, il est déchiré, mais les taches de peinture que j'y découvre ne peuvent provenir que des barrières de la gare, lesquelles, précisément ONT ÉTÉ REPEINTES HIER, en prévision de la cérémonie d'aujourd'hui.

— Voilà qui est supérieurement déduit, s'exclama M. Tadéïéwitch ; mais, je serais curieux de connaître la suite.

— Rien n'est plus facile que de vous satisfaire,

répondis-je en souriant, car elle est fonction des faits qui précèdent.

— Voyons ?

— Nous avons vu que Silver, poursuivi-je, avait sauté par dessus les barrières pour quitter la gare.

« Pourquoi ?

« Parce que ayant reconnu, en gare de Pétersbourg, deux des agents allemands que, précisément, il avait mission de rechercher, il est monté dans le même compartiment qu'eux pour mieux les observer ; ce qui lui a valu d'être repéré par eux.

« S'étant aperçu du fait, mais résolu à les « filer » coûte que coûte, afin de se rendre compte de ce qu'ils tramaient, il a préféré, au lieu de se présenter comme ils l'ont fait, au contrôle, sauter la barrière, ce qui offrait le double avantage de rassurer le gibier pourchassé et de permettre au chasseur de choisir un nouvel affût.

— C'est tout à fait cela ! murmura Silver, dont la mine était à peindre... -

— Que s'est-il passé, en effet ? repris-je. Croyant avoir « semé » Silver, les deux Boches ont quitté la gare en vitesse, se dirigeant vers le « *Féodorowsky Sobor* », où ils avaient affaire, sans se douter le moins du monde que Silver les suivait à courte distance.

« Vous remarquerez, en effet, que, jusqu'au premier massif décoratif, leurs empreintes ne sont pas d'une netteté absolue. Au lieu de s'étaler à plat, comme celles que nous venons d'observer, on ne distingue que la pointe des chaussures et non pas le talon.

« Or, cette pointe s'enfonçant dans le sol à un angle de quarante-cinq degrés, j'en déduis que les deux hommes, au lieu de marcher posément, — sans quoi, le talon eût porté également, — couraient à toute vitesse.

« Qu'ont-ils fait ensuite ?

« Si j'en crois les deux empreintes que vous apercevez auprès du troisième massif de verdure, c'est-à-dire celui qui, précisément se trouve situé au-dessous de la fenêtre de gauche de l'oratoire, ils se sont arrêtés là un moment pour converser entre eux.

« Vous remarquerez, en effet, que, à cet endroit, les empreintes sont entières et enfoncées dans le sol ; ce qui indique que Baumann et son complice ont stationné là assez longuement.

« Pourquoi se sont-ils arrêtés là, plutôt qu'ailleurs ?

« La réponse à cette question nous est fournie par les débris de mastic que j'aperçois sur le sol.

« Ne possédant pas la clé de l'oratoire, il leur a bien fallu, pour pénétrer à l'intérieur, passer par la fenêtre.

« Pour deux gaillards de cette force, l'obstacle ne pesait guère.

« Ils ont donc démastiqué l'un des vitraux de cette fenêtre ; après quoi, passant le bras par l'ouverture ainsi pratiquée, ils ont fait fonctionner la crémone.

« Le tour était joué.

« Tandis que l'un d'entre eux, — Baumann pour préciser, — après avoir effectué un rétablissement sur le bord de la fenêtre, pénétrait ensuite à l'intérieur de l'église pour disposer son engin, Libpmann n'allait s'embusquer, — ce que nous indique la direction de ses pas, — derrière le second massif de verdure pour y faire le guet.

« C'est là que surpris par Silver, il tira sur lui sans l'atteindre, et qu'il fut capturé par lui, après une lutte assez dure.

— Comment savez-vous qu'il a tiré sur moi ? fit Silver, interloqué.

— Parce que, répondis-je gaiement, pas plus que les palmiers, les douilles de pistolets Mauser ne poussent en pleine terre en Russie.

Et, du doigt, je lui indiquai, au pied du massif, trois douilles récemment éjectées.

— Il n'en demeure pas moins, intervint Soyékoff, que l'exposé que vous venez de nous faire est tout simplement merveilleux et que ce que j'ai toujours pensé de vous se vérifie une fois de plus.

— Et, que pensiez-vous de moi ? mon cher général, demandai-je, en me tournant vers lui.

— Qu'il valait mieux vous avoir pour ami que pour adversaire, parbleu ! répondit-il avec une rondeur toute militaire.

— C'est assez mon avis, déclara à son tour M. Tadéïewitch, que ma méthode de déduction semblait avoir obnubilé.

Pour couper court à ces compliments que en mon fort intérieur, je jugeai exagérés, je m'apprêtais à pénétrer à l'intérieur du « *Féodorowsky Sobor* », quand, au loin, j'aperçus, se dirigeant vers nous à grands pas, le brigadier qui avait été chargé d'incarcérer les trois bandits aux locaux disciplinaires du palais.

Il semblait être en proie à l'affolement le plus complet

— Que se passe-t-il donc ? lui demandai-je, quand fut à portée de la voix.

— Il se passe, Votre Honneur, me répondit-il, haletant, que Baumann et son complice se sont évadés. Quant à l'autre, le sosie de Raspoutine...

— Eh ! bien ?

— Avant que de s'enfuir, ils l'ont assassiné...

Où James Nobody converse avec Nicolas II, empereur de toutes les Russies...

Nous nous regardâmes consternés...

— C'était bien la peine, tonitrua Soyékoff, en foudroyant du regard le brigadier, de vous recommander avec autant d'insistance les prisonniers ! Vous pouvez vous vanter d'en avoir fait du propre ! Où voulez-vous que nous allions les prendre, maintenant ?

Très digne, l'autre répondit :

— Force nous a bien été de nous incliner devant un ordre du Tsar.

Comment, un ordre du Tsar ! s'exclama le général, furieux ! Ah ! ça, mon garçon, êtes-vous fou ou saoul ? Le brigadier blêmit..., mais il se contint.

— Voulez-vous me permettre, Excellence, répondit-il avec calme, de vous relater les faits tels qu'ils se sont produits ? Vous verrez alors que notre responsabilité est à couvert, car nous n'avons pas la moindre faute à nous reprocher.

— C'est vrai cela ? fit le général, sensiblement radouci...

— Vous allez en juger, Excellence, répondit le brigadier, qui poursuivit en ces termes :

— Conformément aux ordres reçus, nous avons conduit et écroué aux locaux disciplinaires les prisonniers qui nous avaient été confiés.

« Incarcérés dans les cellules de sûreté 1, 5 et 7, ils furent aussitôt mis au carcan ; c'est-à-dire, enchaînés par le cou ; la même chaîne leur immobilisant les pieds et les mains.

« Donc, non seulement, impossibilité absolue pour eux de bouger, mais aussi, impossibilité non moins absolue de communication, soit entre eux — puisque deux cellules vides les séparaient les uns des autres, — soit avec l'extérieur, des factionnaires surveillant les chemins de ronde.

« Par surcroît de précaution, j'avais installé à demeure, dans le couloir même des cellules, deux

de mes hommes, qui devaient être relevés toutes les deux heures.

« Mon sous-brigadier et moi, nous nous étions établis au corps de garde, d'où, d'un coup d'œil, nous pouvions embrasser l'ensemble de ce dispositif, et veiller à la stricte exécution de la consigne.

« Une heure à peine, après notre arrivée, se présenta le capitaine Alexis Artamoff, du corps des gendarmes de Sa Majesté qui, après m'avoir demandé si les prisonniers étaient toujours là, m'enjoignit de les remettre entre ses mains, en vertu de l'ordre que voici :

Ce disant, le brigadier tendit au général un document revêtu du sceau personnel de Nicolas II et de sa signature.

Le général le prit et lut à haute voix :

ORDRE

« Le capitaine Alexis Artamoff, du corps des gendarmes, est chargé de prendre possession partout où ils se trouveront des nommés Baumann et Libpmann et de les conduire immédiatement après, sans leur permettre de communiquer avec qui que ce soit, devant Nous.

Donné à Tsarskoïe Sélo,

NICOLAS.

Pour exécution :

*Le général commandant
la gendarmerie de la Garde,*

BORIS VARITCHKINE.

— Voilà qui est renversant ! s'exclama le général après s'être assuré de l'authenticité du document, du sceau et des signatures.

Puis, se tournant vers le brigadier, il ajouta :

— Et, ensuite, que s'est-il passé ?

— Devant un ordre aussi formel, reprit le brigadier ; aucune hésitation n'était permise. Je remis donc entre les mains du capitaine Artamoff les deux détenus, qu'encadrèrent aussitôt huit gendarmes qu'il avait amenés avec lui.

« Ils partirent dans la direction des appartements impériaux.

« Or, dix minutes après, je vis revenir un gendarme qui, littéralement affolé, m'annonça que, après avoir bousculé ses camarades, les deux prisonniers avaient réussi à prendre la fuite.

« J'alertai immédiatement mes hommes et nous nous mîmes, sans perdre une minute, à la poursuite des fugitifs. Puis, réflexion faite, je décidai

de venir vous rendre compte, à toutes fins utiles, de cet incident.

« Laissant mes hommes à leur affaire, je revins donc au corps de garde pour y prendre l'ordre que je viens de vous communiquer.

« C'est alors que je m'aperçus que, pendant notre absence, le sosie de Raspoutine avait été assassiné.

« Il gisait sur le sol, un couteau planté en plein cœur...

« Ses amis, ne l'avaient pas manqué...

Maintenant, le brave homme s'était tu...

Le général qui, comme nous tous, d'ailleurs, l'avait écouté avec attention, s'avança vers lui la main tendue et, simplement, lui déclara :

— Tout à l'heure j'ai prononcé des paroles que je regrette vivement. Je vous prie d'agréer mes excuses.

— Ça, c'est chic, mon général ! s'exclama Silver, que ce geste émut profondément ; aussi, pour la peine, je vous promets de vous les retrouver vos « bons hommes ».

Puis, se tournant vers moi :

— Puis-je disposer, chef ? me demanda-t-il.

— Allez, lui répondis-je, et tachez de me « débrouiller » cette affaire au plus vite. N'oubliez pas que vous venez de prendre un engagement envers le général, qu'il faudra tenir coûte que coûte.

Je n'avais pas achevé que, déjà, Silver était parti...

Les yeux fixés sur la foule dont, maintenant, nous séparaient des barrages de police et des cordons de troupes, je réfléchissais aux événements qui venaient de se produire, me demandant si, vraiment, le capitaine Artamoff avait bien fait son devoir en l'occurrence.

A vrai dire, l'affaire me >paraissait éminemment suspecte ; deux hommes, si adroits et si forts soient-ils, n'étant tout de même pas de taille à lutter contre huit gendarmes, et qui plus est, à leur échapper.

Déjà, je m'apprêtais à demander à Soyékoff ce qu'il pensait de ce singulier capitaine de gendarmerie, quand, au loin, dans la direction du palais, une sonnerie de trompettes et des acclamations retentirent.

— Voila le Tsar ! déclara Soyékoff qui, machinalement, rectifia sa tenue.

— Bon Dieu ! m'exclamai-je ; ET LE CIERGE !

Suivi de M. Tadéïewitch qui, comme moi, avait oublié ce détail, je me précipitais vers l'oratoire,

sur le seuil duquel pontifiait de son mieux l'archimandrite, au rutilant costume.

Raflant au passage deux ou trois popes, je leur enjoignis de me suivre et, leur désignant du doigt l'iconostase, devant lequel, déjà, flamboyaient quelques cierges :

— Éteignez-moi tout cela ! leur ordonnai-je, et, en vitesse, n'est-ce pas. !

L'un d'entre eux se mit à rire...

— Votre Honneur n'y pense pas ! me répondit-il, narquois ; seul, l'archimandrite à le droit de donner des ordres ici.

Je sortis mon revolver de son étui...

— C'est possible ! répondis-je ; mais, si dans cinq secondes, ces cierges ne sont pas éteints, je vous brûle la cervelle à tous. C'est compris !

Je n'eus plus à insister...

Les cinq secondes ne s'étaient pas écoulées que, déjà, les cierges étaient éteints.

Il était temps d'ailleurs...

Le Tsar, en effet, entouré des grands ducs et des dignitaires du palais, au premier rang desquels j'aperçus Soyékoff qui, penché vers le souverain s'entretenait avec lui à voix basse, s'avançait, précédé du clergé, vers le fauteuil qui lui était destiné.

En passant devant moi, il m'adressa un sourire qu'il punctua d'un geste amical.

Évidemment, il était renseigné...

Puis, me désignant d'un coup d'œil, où luisait un éclair de malice, l'iconostase qu'éclairait, seule, une modeste veilleuse, il sembla me demander :

— C'est vous qui avez fait cela ?

Je n'eus pas le temps de répondre...

Une détonation retentit soudain et, à dix mètres de moi, un homme qui sortant de la sacristie venait vers l'iconostase, s'écroula...

Je me précipitai vers lui et, alors, à ses pieds, j'aperçus un candélabre dans lequel un cierge achevait de se consumer.

Je l'éteignis aussitôt, en écrasant la mèche sous mon pied.

Après quoi, je me penchai sur le cadavre...

— *Quel est cet homme ?* fit quelqu'un derrière moi, *et pourquoi l'a-t-on tué ?*

Je me redressai et, m'étant retourné, j'aperçus le Tsar, qu'entouraient, — lui faisant un rempart de leur corps, — ses hauts dignitaires.

Je me figeai dans la position du garde à vous et, lentement, je répondis :

— Cet homme, Sire, s'appelait, il y quelques mi-

nutes encore, Baumann.

— Pourquoi l'a-t-on tué ? insista l'autocrate. Plus, lentement encore, je répondis :

— POUR QU'IL NE VOUS TUE PAS, SIRE... !

Où James Nobody commence à comprendre...

Comme bien on pense, cette réponse mit un terme à la cérémonie, laquelle, d'ailleurs, ne pouvait plus être célébrée dans un sanctuaire ainsi souillé...

Tandis qu'on entraînait le Tsar vers la voiture qui l'avait amené, la police envahissait l'édifice, dont elle eût tôt fait de dégager l'intérieur.

C'est alors que j'aperçus Silver qui, dissimulé derrière l'iconostase, me faisait signe d'aller le rejoindre.

— C'est vous qui avez tiré ? lui demandai-je aussitôt.

— Parbleu ! me répondit-il.

Et, me montrant le cierge gisant à terre auprès du corps de Baumann, il ajouta :

— Reconnaissez qu'il était temps...

— Certes ! fis-je, car une minute plus tard, nous aurions sauté. Je regrette, cependant, que, au lieu de blesser cet homme, vous l'avez tué.

— Pourquoi ?

— Mais, parce que sa déposition qui est été extrêmement précieuse à recueillir, va nous faire défaut, maintenant.

— Ne nous reste-t-il pas celle de Libpmann ?

— Oui ! mais à condition que nous réussissions à l'arrêter.

Silver eut un sourire...

— C'est chose faite ! me répondit-il gaiement.

Et, se dirigeant vers l'un des énormes placards de la sacristie, il en ouvrit la porte à deux battants :

— Voilà l'objet ! ajouta-t-il, en me désignant Libpmann qui, les vêtements déchirés, la figure en compote gisait étroitement ligoté, dans le compartiment du bas.

— C'est vous qui l'avez mis dans cet état ? demandai-je au vieil inspecteur.

— Mais oui, chef, répondit-il, gouaillieur, cela lui apprendra à se tenir tranquille, la prochaine fois qu'on l'arrêtera.

Et, jetant à son tour un coup d'œil sur le bandit :

— Je reconnais, ajouta-t-il, que je l'ai quelque peu détérioré, mais, tel qu'il est, il peut encore servir.

A ce moment survint, précédant un groupe imposant de policiers, M. Tadéïewitch.

En deux mots, je le mis au courant et, tandis qu'on transportait à la morgue le corps de Baumann, son complice et ami Libpmann prenait la direction de la forteresse Pierre et Paul.

— Comment, diable ! avez-vous fait, demanda ensuite le commissaire spécial à Silver, pour repérer aussi vite et aussi bien ces deux individus ?

— Pure affaire de psychologie ; répondit-il, je me suis posé cette question :

— Étant données la mentalité et l'énergie des deux bandits que tu poursuis, que crois-tu qu'ils vont faire à présent ? Vont-ils se terrer ou agir.

La réponse vint toute seule...

— Quand deux hommes comme ceux-là, pensai-je, ont eu le cran, dès leur évasion, AVANT MÊME DE SONGER À LEUR SÛRETÉ PERSONNELLE, de revenir assassiner leur complice, AFIN DE LE CONTRAINDRE AU SILENCE, ces deux hommes-là doivent également avoir le cran de poursuivre jusqu'au bout, *coûte que coûte, dussent-ils y rester*, la mission qui leur a été confiée.

— Très juste ! concéda M. Tadéïewitch.

— Aussi, loin d'imiter vos hommes qui, à l'heure actuelle, fouillent la ville coin par coin, surveillent les gares, le port et l'aérodrome, arrêtent les passants pour vérifier leur identité, j'ai préféré, pour suivit tranquillement Silver, me mettre à l'affût ici même, persuadé que le gibier viendrait s'y faire prendre.

« C'est, en effet, ce qui s'est produit.

« Comme il m'était impossible au su et au vu de tout le monde de pénétrer par le portail dans le « *Féodorowsky Sobor* » j'y suis entré par la sacristie, dont la porte était grande ouverte.

« Et, tout de suite, j'ai aperçu Libpmann qui, s'étant fait apporter le cierge par Baumann, venait de l'allumer, non sans avoir vérifié, au préalable, si la poudre et la mèche étaient toujours en place.

« Après quoi, il donna l'ordre à son complice de porter ce cierge devant l'iconostase.

« Bondir sur lui, le terrasser et le ligoter, fut l'affaire d'un instant. Pour plus de sûreté, je le poussai dans le fond de l'armoire d'où vos hommes viennent de l'extraire.

« Aussitôt après, je me mis à la poursuite de Baumann mais désespérant de l'atteindre en temps utile, je décidai de l'abattre.

— Et vous avez fort bien fait ! s'écria Soyékoff qui, après avoir mis le Tsar en voiture, était venu nous rejoindre à la sacristie.

Puis, se tournant vers moi, il ajouta :

— Le Tsar qui, jusqu'ici, refusait de croire au complot que je lui avais dénoncé, est convaincu, maintenant, qu'on en veut à ses jours. Il m'a fait part du désir qu'il avait de s'entretenir avec vous, ajoutant, toutefois, qu'il vous laissait entièrement libre de choisir le jour et l'heure qui vous conviendraient le mieux.

Bien que m'attendant à cette convocation, — le contraire m'eût fort surpris, — il ne m'était guère possible de déferer sur-le-champ au désir du souverain.

Que lui aurais-je dit, d'ailleurs, qu'il ne sût déjà ?

Les faits étaient là, qui se passaient de tous commentaires.

Et puis, — bien que les principaux coupables fussent d'ores et déjà éliminés, — ne me restait-il pas à identifier leur chef ; celui qui, invisible, MAIS PRÉSENT, avait monté de toutes pièces cette formidable affaire, et qui en dirigeait l'exécution.

J'exposai ma manière de voir au général, et je conclus ainsi :

— Je demeure persuadé que tant que cet individu qui, *de près ou de loin, doit appartenir au monde de la Cour* ne sera pas arrêté, la vie du Tsar sera en danger.

« Donc, il importe que, toute affaire cessante, je m'efforce de découvrir qui il est et à quoi il tend.

L'accords'étantréalisésurcepoint, entre Soyékoff et moi, je pris congé de lui et de Tadéïewitch, les laissant procéder aux constatations d'usage.

Je n'avais pas été sans remarquer, en effet, que Baumann et Libpmann, deux Allemands, somme toute, DONT L'UN AU MOINS ÉTAIT CONNU DE LA POLICE RUSSE ET RECHERCHÉ PAR ELLE, avaient pu, après leur évasion, quitter Tsarskoïé-Sélo sans être, le moins du monde, inquiétés..

Il fallait donc, pour qu'ils aient franchi avec une aisance aussi déconcertante le triple cordon policier qui protégeait la demeure du Tsar, ou qu'ils aient des complices dans la place, — et, pourquoi le capitaine Artamoff ne serait-il pas de ceux-là ? — ou qu'ils aient en leur possession un « laissez-passer », émanant de là chancellerie impériale.

Je priai Silver de vérifier ce dernier détail, lui demandant, en outre, de me rapporter une co-

pie de l'interrogatoire préliminaire que, déjà, devait avoir subi Libpmann à la forteresse Pierre et Paul ; après quoi, je rentrai directement à Tsarskoïé-Sélo, afin de m'y entretenir avec le capitaine Artamoff, auquel le général Soyékoff venait d'infliger quinze jours d'arrêts de rigueur.

J'eus vite fait de me rendre compte que cet officier avait été plus malheureux que coupable, et je me retirai lui donnant à entendre qu'une mesure de grâce interviendrait bientôt en sa faveur.

Je retournai chez moi, et j'y trouvai Silver qui m'attendait.

Le brave garçon me rapportait les deux « laissez-passer » qui avaient été trouvés en possession des deux espions et qui, ainsi que je le supposais, leur avaient été délivrés par la chancellerie du palais.

L'un et l'autre portaient la signature de M. Gradnéeff, le chancelier de la maison impériale.

Le fait était d'autant plus grave que ces « laissez-passer », n'étaient délivrés qu'avec parcimonie et toujours à des gens dont le passé, ayant été « *épluché* » avec minutie, ne laissait rien à désirer.

Comment, dans ces conditions, M. Gradnéeff s'était-il cru autorisé à délivrer deux « laissez-passer » à des gens qui, non seulement étaient des bandits avérés, mais aussi, de redoutables espions ?

— Cette affaire, dis-je à Silver qui, impassible, attendait le résultat de mes réflexions, me paraît destinée à prendre des proportions considérables et, si nous ne voulons être débordés, il va falloir manœuvrer avec adresse. Au fait, vous, n'avez pas de nouvelles de Solton⁽¹⁾ ?

— Je vous demande pardon, chef, répondit Silver ; je l'ai rencontré tout à l'heure sur le pont Troïtsky, entre le Champ de Mars et le jardin d'été, au moment où il se rendait à l'ambassade de France.

— Il n'y a rien de neuf de son côté ?

— Il m'a simplement prié de vous dire qu'il avait déposé son rapport chez vous, place Séménowsky, à l'endroit indiqué.

— Bien, fis-je en me levant ; en ce cas je vais aller en prendre connaissance...

L'air malicieux, Silver m'interrompit...

1 — Solton était le second des agents qui accompagnaient James Nobody, au cours de sa mission en Allemagne et en Russie. Il était entré en qualité de chauffeur à l'ambassade d'Allemagne.

— Vous ne désirez pas, auparavant, me dit-il gaiement, recevoir la « petite dame » qui vous attend dans votre cabinet de travail ?

Je sursautai...

— Vous dites ? m'exclamai-je...

— Bon Dieu ! fit Silver en riant franchement cette fois, je pense qu'il n'y a pas là de quoi vous émouvoir. D'autant plus que, si j'en crois les apparences, bien que d'aspect imposant, cette femme est fort gentille.

— Vous a-t-elle dit ce qu'elle me voulait ?

— Elle se réserve de vous l'apprendre, mais à son air, j'ai cru discerner qu'il s'agissait de quelque chose de grave. C'est pourquoi, malgré son costume, je n'ai pas cru devoir la renvoyer.

— Qu'à donc de particulier son costume ? fis-je, surpris.

— Elle est vêtue en Tzigane, mais en Tzigane de la classe riche.

— Une Tzigane ? m'exclamai-je, mais alors, comment a-t-elle fait pour entrer au palais ?

— Sans doute vous l'apprendra-t-elle ? Tout ce que je puis vous dire ; c'est qu'elle s'est présentée à moi sous les auspices du comte Orlowsky.

— S'il en est ainsi, fis-je après avoir réfléchi une seconde, je vais lui donner audience. En attendant, vous allez vous rendre chez moi et vous me rapporterez le rapport de Solton.

Silver partit aussitôt.

Une minute après, j'entrai dans mon cabinet de travail....

J'allais y éprouver l'une des plus grandes surprises de ma vie...

Où James Nobody étend le cercle de ses relations...

Vous dirais-je que, dès que j'aperçus cette femme, je fus conquis... ?

Non seulement elle était idéalement belle, mais en elle tout n'était que charme et séduction.

Son visage à la chaude carnation de brune, que nimbaient, — telle une auréole, — des cheveux d'un noir de jais, était de l'ovale le plus pur, et ses yeux, — des yeux au regard ardent et passionné, — l'animait d'une vie intense.

Son costume, qui était, en effet, celui des femmes tziganes, lui seyait à ravir et s'avérait d'une richesse fabuleuse.

Les perles qui encerclaient son cou d'un sex-

tuplé rang, et celles qu'elle portait aux oreilles devaient être uniques au monde.

Un kandjia, à la poignée finement ciselée et ornée de pierreries, était passé dans une merveilleuse écharpe du Turkestan, qui enserrait de ses mille plis la taille élégante de cette splendide créature.

De même que toutes celles de sa race, une des plus anciennes qui soient, — elle portait en guise de coiffure un foulard de soie surchargé de broderies multicolores, mais où l'or abondait.

Ses bottes en cuir rouge valaient, à elles seules, une fortune, faites d'une basane d'une souplesse et d'une finesse extrêmes, le cuir disparaissait presque sous les arabesques d'or et les motifs de pierres précieuses : diamants, saphirs et relis, qui l'agrémentaient.

Et quel air de distinction !

Tout cela, je le discernai en un clin d'œil, de même que je discernai également que cette femme devait être profondément malheureuse. Au vrai, elle était la statue vivante du désespoir...

— Que puis-je pour vous, Madame ? lui demandai-je, en m'inclinant respectueusement devant elle.

Avant que de répondre, elle me regarda longuement.

Enfin, elle parla...

— Vous êtes bien, me dit-elle, le comte Strowsky, et c'est bien vous, n'est-il pas vrai, qui vous trouviez hier à la villa Rhodé, en compagnie du comte Orlowsky ?

J'inclinai la tête, affirmativement.

— Donc, vous étiez son ami, reprit-elle ; car Orlowsky n'était pas homme à se montrer en public avec le premier venu.

— J'étais, en effet, son ami, répondis-je ; et je le suis demeuré. Dois-je ajouter que l'attitude qu'il a cru devoir adopter à l'égard de Raspoutine me le rend plus cher encore ?

Elle m'avait écouté avec la plus grande attention...

Soudain, farouche, elle se dressa...

— Qu'en ont-ils fait ? s'écria-t-elle, et est-il donc vrai qu'ils ont osé l'arrêter ? Oh ! si cela était ; s'il lui arrivait malheur du fait de l'Impératrice maudite, comme je le vengerais !

Elle était superbe de colère et d'indignation...

— Voilà un caractère ! pensai-je.

Mais, déjà, elle reprenait :

— Savez-vous où il se trouve actuellement ?

— Je l'ignore absolument ! répondis-je.

Puis, la fixant à mon tour, je lui demandai :

— En quoi cela, d'ailleurs, peut-il bien vous intéresser ?

Qu'avais-je dit là ?

Elle me lança un coup d'œil étrange, un coup d'œil qui me glaça. Puis, posément avec une impudeur déconcertante, elle me répondit :

— J'aime Orlowsky et Orlowsky m'adore.

« Depuis deux ans déjà, je me suis donnée à lui, librement, c'est vous dire que, pour lui éviter un souci, une peine, avec joie, je ferais le sacrifice de ma vie.

« Je lui dois tout !

« Non seulement, il m'a élevé jusqu'à lui, mais il m'a donné le bonheur. Il a été pour moi un amant incomparable, l'ami le plus tendre et le plus dévoué.

« Dès qu'il avait un moment de loisir, il accourait près de moi, certain d'y trouver un cœur qui battit à l'unisson du sien.

« Et vous voudriez que son sort me laissât indifférente. »

Faite simplement, cette déclaration m'émut profondément.

Bien que le comte Orlowsky ne fut pour moi qu'un simple camarade, les rapports qui s'étaient établis entre nous étaient empreints d'une telle courtoisie, ils revêtaient un tel caractère de confiance mutuelle que, déjà, je le considérais comme un ami véritable.

— Il avait une très haute conception du devoir, une conception qui tendait à se raréfier à la cour de Russie et si, politiquement parlant, il était possible de le classer parmi les soutiens les plus fermes de la monarchie, on ne pouvait dire de lui, par contre, qu'il était un courtisan.

Ceux-là, il les méprisait profondément et il ne leur dissimulait nullement ce qu'il pensait d'eux.

Aussi, dans ce milieu gangrené qu'était la cour, était-il extrêmement redouté pour son esprit, sa franchise et ses mots à l'emporte-pièce...

Mais s'il avait des adversaires, il avait également des amis, auxquels on ne ferait jamais admettre le déni de justice dont il venait d'être victime.

Les beaux jours de l'autocratie absolue étaient passés, et le temps n'était plus où le Tsar se pouvait passer la fantaisie de faire tomber les têtes les plus hautes.

Restait la Sibérie, il est vrai...

Mais la Sibérie n'est tout de même pas le tombeau...

Ne demeurent là-bas que ceux qui, abandonnés à eux-mêmes, ne peuvent compter sur aucun appui extérieur, sur aucune amitié agissante...

Mais tel n'était pas le cas.

Orlowsky avait des amis, lesquels ne toléreraient pas qu'on le brimât de la sorte...

C'est ce que je m'efforçai d'expliquer à l'infortunée qui, maintenant, sanglotait éperdument.

— *Je vous donne ma parole*, lui dis-je, en terminant, *que si jamais ils envoyaient Orlowsky en Sibérie, je saurais bien l'en arracher.*

— Vous me le promettez ? fit-elle, soudain rassérénée...

— Oui, mais à une condition, répondis-je.

— Laquelle ?

— C'est que vous allez rentrer chez vous bien sagement, pour y attendre, sans manifester la moindre impatience, la suite des événements.

— Je vous en donne l'assurance, me répondit-elle ; mais... quand aurai-je des nouvelles ?

— Dès que j'en aurai moi-même, peut-être dès aujourd'hui, répondis-je, sans grande conviction. Voulez-vous me faire savoir en quel endroit je pourrai vous les faire tenir ?

— Mais, chez moi, s'écria-t-elle, vous y serez toujours le bienvenu.

J'eus un sourire et, afin de la dérider quelque peu, je fis :

— Chez vous ? C'est plutôt vague comme adresse. Vous semblez oublier, chère madame, qu'il y a une heure à peine j'ignorais même que vous existiez.

— C'est juste ! s'exclama-t-elle en s'efforçant de sourire, et je vous dois des excuses pour ne m'être pas présentée à vous. Mais, ainsi que vous avez pu le constater, la cause en est à la douleur qui m'accable.

Puis, avec un sanglot dans la voix, elle ajouta :

— J'avais tellement peur qu'on ne me le tue ! Malgré moi, je tressaillis...

Tout n'était-il pas possible en un tel pays, sous un tel régime ?

— Je n'en répondis pas moins :

— Cela ne sera pas, je vous en donne l'assurance. Et, dussé-je aller jusqu'aux pieds du trône pour plaider sa cause, je vous jure que le comte Orlowsky sortira indemne de cette aventure.

— Vous feriez cela ? s'exclama-t-elle.

— Puisque je vous le promets.

— En ce cas, dès maintenant, veuillez faire état de moi.

Et, franchement ; elle me tendit la main, sur laquelle je me penchai pour y poser mes lèvres.

Alors, mais alors seulement, j'identifiais la femme qui se trouvait là, devant moi...

Car, à son poignet, enchâssé dans un cercle d'or, fulgurait le « PHARAOH NÉPEK », la rutilante escarboucle, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, mais que depuis la période védique, c'est-à-dire depuis des milliers d'années avant l'ère chrétienne, se transmettent de génération en génération, celles que les Rômes, leurs sujets, appellent « LES FILLES DU FEU ».

Je me redressai, sidéré, et cette exclamation s'échappa de mes lèvres :

— Vous êtes Stania ! *Stania, la reine des Tziganes, Stania-la-Mystérieuse !*

Hiératique, et comme perdue dans un songe, lentement, elle me répondit :

— Je suis, en effet, Stania, Stania-la-Mystérieuse ! Et, la main tendue vers le ciel, elle ajouta :

— Fassent les dieux que, demain, on ne m'appelle pas *Stania-la-Justicière...*

Où James Nobody trouve plus fort que lui...

J'étais à peine remis de la surprise que je venais d'éprouver que, déjà, Stania reprenait :

— Pitoyable royauté que la mienne, n'est-il pas vrai, puisqu'elle ne me confère même pas le pouvoir de préserver mon amant des attaques de ses adversaires, mais royauté dont je me prévaudrais si, de leur fait, il lui advenait le moindre mal ?

Tragique, elle ajouta :

— Qu'ils prennent garde ceux-là ! Si haut placés soient-ils, — *fussent-ils même assis sur le trône*, — ils ne sauraient se soustraire à ma vengeance.

« Sur un signe de moi, des milliers d'hommes se lèveraient pour défendre Orlowsky.

« Mes sujets, — puisque c'est ainsi que vous appelez mes frères de race, — sont gens résolus, et qui ne s'embarrassent point de vaines formules.

« Disséminés sur l'ensemble du territoire, nul ne les voit, mais ils sont partout.

« Si on m'oblige à faire appel à eux, si on m'accule aux résolutions extrêmes, ils se lèveront comme un seul homme et, leur action, pour être moins

tangible que dans une guerre officiellement déclarée entre deux peuples rivaux, n'en sera pas moins terriblement efficace. « Depuis des siècles, ils courbent la tête, qu'on ne les oblige pas à la relever !

« Il en résulterait d'épouvantables catastrophes » Cela fut dit sur un tel ton et avec une telle énergie que je compris qu'il ne s'agissait pas là d'une vaine menace. Non seulement Stania était fort capable d'alerter ses Tziganes, mais, en outre, elle s'avérait de taille à les diriger.

— Songez à ceci, reprit-elle : ici même, à Saint-Petersbourg, je puis, en moins d'une heure, grouper dix mille Tziganes, lesquels n'ont d'autre volonté que la mienne et ne reconnaissent d'autre loi que celle que je leur impose.

« Tapis dans les bas-fonds de la ville, ils y végétent plutôt qu'ils n'y vivent.

« Que je leur demande aide et protection, et vous verrez ce dont ils se montreront capables... »

— L'affaire s'annonçait mal, on en conviendra.

A peine venais-je de déjouer un complot que, déjà, sous mes yeux, s'en amorçait un autre !

Néanmoins, je voulus voir jusqu'où irait Stania, le cas échéant...

— Et, vous croyez, répondis-je, que, le sachant Russe, c'est-à-dire figurant par cela même au nombre de leurs oppresseurs, vos Tziganes interviendraient en faveur d'Orlowsky ?

Elle eut un sourire bizarre, puis, rivant ses yeux sur les miens, lentement, elle me répondit :

— Russe, il ne l'est pas plus que vous ne l'êtes vous-même ! Il est Polonais !

J'étais si loin de m'attendre à cette réponse que j'en demeurai médusé...

— Oh ! Oh ! m'exclamai-je, quand j'eus repris mes esprits, voilà qui demande explication.

— Me serais-je trompée par hasard ? me demanda-t-elle en souriant.

Ma parole, cette femme extraordinaire me bouleversait. Elle avait une telle façon de vous regarder, qu'il était fort difficile de lui dissimuler sa pensée, et plus difficile encore de la tromper.

A quoi bon, d'ailleurs ?

Tôt ou tard, ne serait-elle pas mon alliée ?

— Ma foi, répondis-je, je dois avouer que, du moins en ce qui me concerne, vous êtes parfaitement renseignée. En effet, je ne suis pas Russe.

« Mais, qui donc vous a révélé un secret pareil ? » Elle me fit alors la réponse que voici :

— Ainsi que la suite des événements vous le démontrera, *pour moi, il n'existe pas de secrets*.

— Mais alors, m'exclamai-je, vous savez qui je suis, et ce que je suis venu faire ici ?

Elle eut un haussement d'épaules terriblement significatif...

— Mais oui, je le sais, me répondit-elle, et je serais impardonnable si j'ignorais la moindre des choses sur ceux que fréquente Orlowsky. Votre passé m'est connu, de même, que me sont connus votre nom, votre nationalité et votre profession.

— Voyons ? fis-je, sceptique...

Sans la moindre hésitation, elle me déclara :

— Vous vous appelez James Nobody, vous êtes sujet britannique, et vous exercez la profession de... détective militaire.

Et, comme je la regardais, ahuri, elle poursuivit :

— Vous avez bien voulu vous charger, sur les instances de votre ami, — il est également le mien, — le général Soyékoff d'une mission... concernant la famille impériale ; mission fort délicate et fort dangereuse, je vous en préviens ; mission inutile par surcroît ; car elle ne changera rien au sort tragique de cette famille, dont les jours, désormais, sont comptés, et qui périra tout entière, à la même heure, au même endroit, dans la boue et dans le sang.

« Mais au moment où se produira le drame que je vous prédis, elle ne sera plus la famille impériale ; elle sera la « FAMILLE DÉCHUE ».

Cette déclaration fut faite avec une telle assurance, une telle force de persuasion, que je m'écriai :

— Mais, enfin, sur quoi vous basez-vous, pour affirmer ainsi cette chose atroce ? Et, qui donc a bien pu vous révéler le secret de demain ?

Tout d'abord, elle se tut..., s'abîmant dans ses pensées...

Enfin, elle parla :

— Ce secret ne m'appartenant pas, fit-elle, il m'est impossible de vous répondre. Toutefois, — et ceci, afin de vous fournir une preuve formelle, indéniable, du pouvoir divinatoire que je possède, je vous autorise à me poser deux questions, l'une ayant trait à votre propre passé, l'autre, concernant l'avenir.

Vous l'avouerez-je ? moi, l'être positif par excellence ; moi qui, pour raisonner et déduire ne m'étais basé jusqu'ici que sur la matérialité des faits, je cédaï à la tentation, j'acceptai cette offre...

— Il est dans ma vie, répondis-je, une faute que je déplore amèrement, une faute qui pèse lourdement sur mon passé. Pouvez-vous me dire laquelle ?

Elle hésita une seconde...

— J'aurais préféré, fit-elle enfin, que vous me posiez une autre question.

— Pourquoi ? demandai-je, vivement.

Elle me regarda tristement et, lentement, me répondit :

— Parce qu'il n'est jamais bon de se remémorer certaines choses. Le fait d'avoir fait pleurer une femme est de celles-là !

Puis, les yeux perdus dans le vague, elle poursuivit, cherchant ses mots, tandis que je l'écoutais, hébété :

— Oh ! certes, elle vous a pardonné. Les mères ont toutes les indulgences. Mais, parfois, elle se souvient, et alors...

— Alors ? fis-je, haletant...

— Alors, elle pleure de nouveau...

— Que m'apprenez-vous là ? m'exclamai-je, violemment ému.

— La vérité !

— Vous êtes sûre de cela ?

— De même que je suis sûre, me répondit-elle, que la seconde question que vous allez me poser a trait au complot que vous venez de découvrir.

— C'est exact ! répondis-je, encore mal remis de l'émotion que je venais d'éprouver.

— Vous désirez savoir, n'est-il pas vrai, insista-t-elle, si vous réussirez à éloigner du Tsar le danger qui le menace ?

— C'est exact ! répetai-je.

— En ce cas, soyez satisfait, car la chose dépend entièrement de vous.

— Comment cela ? demandai-je, surpris...

Alors, elle me fit cette réponse formidable :

— Je vous attendrai chez moi jusqu'à six heures, — vous devinez avec quelle impatience. — Si à cette heure-là, vous vous présentez chez moi en compagnie du comte Orlowsky, libre de toute contrainte et entièrement rétabli dans ses droits et dignités, je m'engage à vous livrer le nom de l'instigateur du complot et à vous révéler le but que poursuivent les conjurés.

— Et si j'échouais ? m'exclamai-je ; si malgré mon insistance, mes supplications, le Tsar refusait de m'accorder la grâce d'Orlowsky ?

Je vis les traits de Stania se crispier, se durcir...

— En ce cas, me répondit-elle, froidement, je considérerais le refus du Tsar comme une déclaration de guerre et j'agiserais en conséquence.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire, fit-elle en se levant, que, À SEPT HEURES PRÉCISES, il aura cessé de vivre !

Ayant dit, elle me salua et s'en fut...

Où James Nobody prend de graves décisions...

Je le dis très sincèrement, parce que telle est la vérité, je sortis complètement bouleversé de cette entrevue.

L'attitude, les propos de cette femme étrange, avaient déterminé chez moi un malaise qui confinait à l'angoisse.

Ne venait-elle pas d'ailleurs, de me donner une preuve, — et quelle preuve ! — de son habileté ?

En s'adressant à moi, en effet, ce n'est pas le comte Strowsky, l'ami du comte Orlowsky, qu'elle avait voulu toucher, mais bien James Nobody, c'est-à-dire l'homme qui, à la demande de Soyékoff, ET UNIQUEMENT POUR LUI COMPLAIRE, s'était institué le défenseur du Tsar.

La manœuvre était d'autant plus habile que, m'ayant découvert son plan, elle m'avait enfermé dans ce dilemme :

Ou sauver Orlowsky et, par cela même, empêcher un attentat contre le Tsar, mon protégé ; ou laisser aller les choses, et assister en simple spectateur à l'action qu'elle allait déclencher contre la famille impériale.

Or, ne pouvant, ni ne voulant la dénoncer, il ne me restait qu'un parti à prendre : SAUVER Orlowsky, afin de SAUVER l'empereur.

Encore qu'il entrât dans mes intentions de faire l'impossible pour arracher Orlowsky au triste sort qui l'attendait, il me déplaisait souverainement de paraître contraint d'agir en sa faveur.

De toutes façons, je n'avais qu'à m'incliner, mais je me réservais de démontrer ultérieurement à Stania que son intervention n'avait influencé en rien ma décision.

Sa nervosité, me l'ayant révélée impulsive, je décidai d'agir aussitôt.

On ne sait jamais, en effet, ce qui peut germer dans le cerveau d'une femme comme celle-là, si, d'aventure, elle se laisse dominer par la colère et la haine...

Ayant pris connaissance du rapport de Solton que, sur ma demande, me remit Silver, — lequel était revenu entre temps, — je donnai à ce dernier quelques vérifications à faire...

Après quoi, ayant rectifié Ma tenue, je me rendis chez le général Soyékoff, que je trouvai plongé dans la plus profonde consternation.

Sans mot dire, il me tendit une note de service, que la chancellerie impériale venait de lui transmettre et qui était ainsi conçue :

D'ORDRE DE SA MAJESTÉ L'EMPEREUR

Pour complot contre la sûreté de l'État, le comte Alexis Orlowsky est et demeurera radié de l'Ordre de la Noblesse ;

« Il sera privé de ses titre, grade et distinctions, et astreint à la résidence forcée à Tobolsk (Russie d'Asie) ; sous la surveillance de la haute police.

« M. Biéletzko, directeur de la police d'État, est chargé de l'exécution du présent Oukaze.

« Transmis pour ordre à Son Excellence le général Soyékoff, commandant des Palais impériaux.

« Signé : GRADNÉEFF. »

La lecture de ce document m'atterra...

Ainsi, cédant, une fois de plus, à la pression qu'exerçaient sur lui les « forces obscures », le Tsar avait osé frapper, — et avec quelle rigueur ! — ce loyal gentilhomme qu'était le comte Orlowsky !

Et, non content de le dégrader, il l'envoyait à Tobolsk, au milieu des marécages et des toundras, dans cet enfer de glace où, privé de tout, il mènerait, désormais, l'existence des outlaws...

Ma décision fut prise aussitôt.

— Vous comprenez, mon général, déclarai-je à Soyékoff en lui rendant le document qu'il venait de me communiquer, que l'oukaze que voilà, m'interdit désormais de collaborer avec vous et met un terme à nos relations. Dans ces conditions...

— Ce que je comprends surtout, interrompit le général, c'est que la colère, — oh ! croyez bien que je l'excuse, puisque je la partage, — vous égare et vous pousse aux résolutions extrêmes. Soyez assuré que nul plus que moi ne déplore l'erreur lamentable que vient de commettre Sa Majesté. Mais...

— Vous appelez cela une erreur ! m'exclamai-je, je pense, au contraire, que c'est une faute, une lourde faute.

— Mettons que ce soit une faute, répondit Soyékoff, conciliant ; s'ensuit-il forcément que nous

devions abandonner le Tsar, — lequel, pour nous, représente la patrie, — le laissant, par cela-même, sous la dépendance absolue de Raspoutine et de sa bande ? Agir de la sorte serait désert !

— Désert ! m'écriai-je, mais, je ne suis pas Russe, moi, et...

— Non ! trancha le général, mais vous êtes Anglais ; c'est-à-dire le ressortissant d'un pays qui est l'allié du nôtre. Or, vous êtes trop intelligent, trop averti pour n'avoir pas compris, déjà, que la lutte qui se poursuit sous nos yeux à la cour, et dont l'attentat avorté de ce matin n'est qu'une phase, est, avant tout, une lutte d'influences. Savez-vous ce qu'il adviendrait si Raspoutine et ceux qui le soutiennent sortaient vainqueurs de cette lutte ?

— Ce serait effroyable !

— Oui, ce serait effroyable, et à tous les points de vue, poursuivait Soyékov ; car, Raspoutine n'est pas seulement, — ce qui serait assez, — le malfaiteur que vous connaissez ; il est aussi, — ce qui est beaucoup plus grave, — l'homme à tout faire, l'informateur, l'espion, du prince Sandro-Nikoff, lequel est un agent avéré de l'Allemagne.

« Par Raspoutine, Sandro-Nikoff n'ignore rien de ce qui se passe non seulement à la cour, mais aussi dans les conseils du gouvernement.

« Grâce à Raspoutine, il a accès partout, même dans les milieux les plus fermés.

« Or, que triomphe Raspoutine, c'est la Triple-Entente par terre, c'est l'influence allemande prépondérante en Russie, c'est la porte ouverte à toutes les catastrophes.

« Est-ce cela que vous voulez ?

— Fichtre, non ! m'écriai-je et vous le savez bien. Mais puisque le « *staretz* », à vous en croire, est un informateur indirect — mais un informateur tout de même, — de Berlin...

— J'ai la preuve, vous dis-je !

— Et il est encore en liberté !

— Ne comprenez-vous donc pas, gronda le général, en se penchant vers moi, que si je le faisais arrêter, l'Impératrice elle-même irait le tirer de prison !

— Elle oserait ?

— N'est-elle pas Allemande, elle même ?

La phrase sombra dans le silence...

Un silence pénible, lourd d'angoisse...

— Voilà où nous en sommes, reprit le général, au bout d'un moment ; n'avais-je pas raison de vous

dire, tout à l'heure, que partir serait désert ?

— Vous me donnez votre parole, répondis-je, que tout ce que vous venez de me dire est l'expression même de la vérité ?

— Cela, je le jure ! fit le général, en levant la main droite, comme pour prêter serment.

— En ce cas, je reste ! déclarai-je alors ; car ce n'est plus le Tsar que nous avons à défendre, mais nos patries respectives.

— Je n'en attendais pas moins de vous ! répondit Soyékov en me tendant la main.

Après quoi, il ajouta :

— Le devoir est, parfois, pénible à remplir ; il n'en demeure pas moins le devoir.

— C'est entièrement mon avis, répondis-je et, quelque pénible qu'il soit, — car, il m'est extrêmement pénible de continuer à servir un maître comme le vôtre, — je le remplirai.

« Toutefois, je dois vous déclarer, — et, ici, c'est à l'ami, et non au grand dignitaire de l'empire que je m'adresse, — que, avant même de m'occuper du Tsar, je vais tenter l'impossible pour faire évader Orlovsky :

« Cela aussi, c'est mon devoir !

Soyékov eut un bon sourire, puis, simplement, il me répondit :

— Dieu veuille que vous réussissiez !

Où James Nobody décide de passer à l'action...

Quand je quittai Soyékov, midi venait de sonner. Or, quelques heures plus tard, À CINQ HEURES EXACTEMENT, Orlovsky ÉTAIT LIBRE.

Comment s'était réalisé ce miracle ?

Très simplement...

Quand, en effet, Soyékov m'avait cité le nom du prince Sandro-Nikoff, et m'avait donné cet individu pour un agent de l'Allemagne, deux faits m'étaient revenus à l'esprit.

Tout d'abord je me souvins que, la veille, à la villa Rhodé, le prince Sandro-Nikoff était, avec Magnous et Roucheinstein, l'un des commensaux de Raspoutine, dont il semblait approuver les propos.

Me remémorant ensuite les termes du rapport que m'avait remis une heure auparavant Silver et qui émanait de son collègue Solton, je me rappelai que ce dernier citait le nom du prince Sandro-Nikoff, comme étant celui de l'une des personnalités en vue, ayant été reçues le matin même par

le comte de Spandau, ambassadeur d'Allemagne.

Solton ajoutait que le prince Sandro-Nikoff avait quitté l'ambassade d'Allemagne, en compagnie et dans la voiture même du chancelier de la cour impériale, M. Gradnéeff.

L'un et l'autre paraissaient «vivement contrariés s et a discutaient avec une animation fébrile».

Le fait étant postérieur à l'attentat du «*Féodorowsky Sobor*», je me demandai aussitôt si, soit directement, soit indirectement, les deux hommes n'avaient pas participé à cet attentat.

On se souvient, en effet, que les «laissez-passer», découverts sur Baumann et sur Libpmann, étaient signés de M. Gradnéeff et portaient le sceau de la chancellerie de la cour.

M'étant muni de ces deux «laissez-passer», je me rendis à la chancellerie où, en l'absence de M. Gradnéeff, un scribe quelconque voulut bien m'apprendre qu'ils avaient été délivrés aux «intéressés» sur la demande expresse du prince Sandro-Nikoff, lequel, conformément à l'usage, avait répondu d'eux.

— D'où tenez-vous ce renseignement ? demandai-je au scribe.

— Mais..., de moi-même ! fit-il ; c'est moi qui, en effet, ai remis ces deux «laissez-passer», au prince, après les avoir fait signer par le chancelier.

D'un coup d'œil, j'avais jugé l'individu. Non seulement il m'apparut inoffensif, mais, par surcroît, timoré à l'extrême. Il devait être de ces gens que toute responsabilité effare et qui ne craignent rien autant que de voir la leur engagée...

Une question qu'il me posa me confirma cette hypothèse.

— Aurais-je, sans le vouloir, commis quelque gaffe ? me demanda-t-il, inquiet.

— Une gaffe serait peu dire, lui répondis-je, en fronçant les sourcils ; à la vérité, vous vous êtes rendu complice d'un crime abominable !

— Mon Dieu ! geignit-il en s'effondrant, aux trois-quarts évanoui dans son fauteuil ; moi, complice d'un crime !

Impitoyable, je poursuivis :

— Savez-vous ce qu'ont fait de vos «laissez-passer» les gens à qui vous les avez remis ? Pas plus tard que ce matin, ils ont essayé d'assassiner le Tsar !

Et sans lui donner le temps de se ressaisir, j'ajoutai :

— Aussi, bien qu'il m'en coûte, — car je vous

crois plus imprudent que coupable, — je me vois dans la pénible obligation de m'assurer de votre personne. Ce disant, je tirai une paire de menottes de ma poche...

L'homme sursauta...

— Dois-je comprendre, fit-il d'une voix mourante que vous allez m'arrêter ?

— Mais, cela m'en a tout l'air ! répondis-je, froidement.

— Alors, balbutia-t-il, je préfère tout vous dire ; vous verrez que je ne suis pour rien en cette affaire.

Et, sans plus hésiter, il poursuivit :

— Avant-hier, vers quatre heures de l'après-midi, le prince Sandro-Nikoff s'est présenté à moi, ici même et m'a demandé de l'introduire auprès de mon chef, M. Gradnéeff.

«J'ai déféré immédiatement à ce désir et, après une entrevue fort courte, mais qui dut être passablement orageuse, si j'en crois les éclats de voix qui, malgré les doubles portes, me parvinrent du cabinet de travail du chancelier, ce dernier, entrant dans mon bureau en compagnie du prince, me demanda d'établir deux «laissez-passer» aux noms de MM Baumann et Libpmann, «*journalistes allemands*» ; «laissez-passer» qu'il revêtit séance tenante de sa signature.

«En les remettant au prince, M. Gradnéeff spécifia, ce qui ne laissa pas de me surprendre : Et, avec un sourire malicieux, j'ajoutai :

— *Surtout, ne me compromettez pas, et n'en faites pas un usage inconsidéré.*

« Ce à quoi, le prince répondit :

— DE MÊME QUE LA VÔTRE, MA RESPONSABILITÉ EST ENGAGÉE EN CETTE AFFAIRE ; CE QUI DOIT VOUS RASSURER PLEINEMENT.

Et, à bout de souille, hypnotisé par les menottes, le scribe ajouta :

— Voilà à quoi s'est bornée mon intervention ; si je suis coupable, veuillez convenir que d'autres le sont, au moins, autant que moi.

— Je n'en disconviens pas, répondis-je, en réintégrant dans ma poche ma paire de menottes, — ce qui amena un sourire sur les lèvres du scribe, — mais, ce que vous venez de me dire, vous allez le consigner par écrit. Moyennant quoi, je vous donne ma parole que vous sortirez indemne de l'aventure.

Cinq minutes plus tard, j'étais en possession de cette accablante déposition et, bien que le rôle joué par le prince Sandro-Nikoff, en cette affaire,

ne se dégageât pas encore d'une façon très nette, il n'en apparaissait pas moins, d'ores et déjà, comme éminemment suspect.

Je rentrai chez moi, et j'y pris plusieurs ordres d'arrestation « en blanc » que, à tout hasard, je m'étais fait remettre depuis quelque temps, par Soyékoff.

Tous étaient revêtus de la signature du Tsar et constituaient ainsi de véritables « lettres de cachets ».

M'étant ensuite rendu chez Soyékoff, je le mis au courant de l'importante découverte que je venais de faire.

Il ne s'en montra pas autrement surpris.

— Si seulement vous pouviez nous débarrasser de cette crapule, — car je tiens Sandro-Nikoff pour la pire des crapules, — me déclara-t-il ; vous nous rendriez à tous un service immense.

— Mais l'affaire me semble en bonne voie, répondis-je, gaiement.

— Ne vous y fiez pas ! fit le général, soucieux ; il s'est déjà tiré de situations autrement embrouillées.

— Vous me permettrez de n'en rien croire, mon général, déclarai-je avec calme ; car, je ne sais rien au monde de plus grave, pour un sujet, que d'avoir tenté d'assassiner son souverain.

Soyékoff tressaillit...

— Vous êtes sûr de cela ? s'exclama-t-il, en manifestant une violente surprise.

— L'admirable est que vous en puissiez encore douter ! Les faits ne parlent-ils pas d'eux-mêmes ? Et, comment n'avez-vous pas encore compris que, si Sandro-Nikoff n'est pas le véritable instigateur du complot, il n'en est pas moins l'un des animateurs, et non le moindre.

— C'est assez mon avis, répondis-je ; et, si la manœuvre que je vais tenter réussit, j'espère, avant une heure d'ici, vous le ramener pieds et poings liés.

— En ce cas, il est perdu ! exulta Soyékoff.

— Dieu vous entende !

— L'affaire est dans le sac ! vous dis-je ; mais, pendant mon absence, je vous serais obligé de vous rendre chez le Tsar et de lui demander deux choses.

— Lesquelles ?

— Tout d'abord une audience. Je lui serais infiniment obligé s'il pouvait me recevoir vers quatre heures.

— Bien, et ensuite ?

— Ensuite ? Eh ! bien, vous lui demanderez, de ma part, de vouloir bien rapporter purement et simplement, l'oukaze concernant Orlovsky.

— Diable ! Et s'il refuse... ?

— Demandez toujours, mon cher ami, on verra bien ce qui en résultera.

Et, avec un sourire malicieux, j'ajoutai :

— Dussé-je passer pour sorcier à vos yeux, je vais vous prédire deux choses.

— Voyons, fit le général en souriant.

— Ce soir, en Russie, poursuivis-je, il y aura un prince de moins et un prince de plus.

— Ce qui veut dire ?

— Ce qui veut dire que, de votre nobiliaire, disparaîtra, à jamais entaché d'infamie, le nom du prince Sandro-Nikoff, et qu'il y sera remplacé...

— Par qui ? fit le général, haletant...

— Par le prince Alexis Orlovsky, actuellement, et pour deux heures encore, condamné à la déportation...

Ayant dit, je saluai le général, et je m'en fus à mes occupations, le laissant ahuri...

Où James Nobody se distingue...

Dix minutes plus tard, m'étant fait annoncer chez le général Nibitine, gouverneur de la forteresse de Saints Pierre et Paul où, dans la matinée, avaient été incarcérés Libpmann et Badmareff, je lui demandai, d'ordre du Tsar, à être mis en présence du « sorcier » thibétain.

Soyékoff, dont il était l'ami, l'ayant mis au courant du rôle que j'avais joué en cette affaire, sachant, par surcroît, que je jouissais de la confiance du souverain, il accueillit ma demande avec empressement et fit amener le prisonnier devant moi.

Le thaumaturge n'en menait pas large...

Il m'apparut, le turban de travers, les vêtements en désordre⁽¹⁾, les pieds et les poings enchaînés.

Il avait l'air d'une bête traquée et prise au piège. Après m'avoir jeté un coup d'œil craintif, il s'inclina profondément devant moi ; puis, les yeux baissés, il attendit...

— Pourquoi, demandai-je au gardien, en feignant la surprise, a-t-on enchaîné cet homme ? Sa culpabilité n'est nullement démontrée que je sache.

1 — Nous avons là ! Une description fort proche de ce qu'est l'infâme Lenculus, pieds et poings sales mais pas enchaîner. Pas encore pour sur ! ...

— On a cru bien faire, Votre Honneur, répondit le gardien ; c'est pourquoi...

— J'entends, interrompis-je, que cet homme comparaisse, libre, devant moi. Enlevez-lui ses chaînes !

L'opération fut effectuée en un clin d'œil...

— Maintenant, laissez-nous ! fis-je. Si j'ai besoin de vous, je vous appellerai.

Le gardien salua et s'empressa de disparaître.

Me tournant ensuite vers Badmareff, dont les traits s'étaient visiblement rassérénés, je lui dis, sur un ton de bienveillance extrême

— Le Tsar, qui ne saurait oublier les services que vous lui avez rendus⁽¹⁾ a été fort surpris d'apprendre que vous n'aviez pas hésité à entrer dans le complot fomenté contre lui. Étant donnée la bienveillance qu'il n'a cessé de vous manifester, il s'explique mal votre attitude, et se demande si, vraiment, *les accusations portées contre vous par le prince Sandro-Nikoff et par Libpmann sont exactes.*

« Qu'avez-vous à dire à ce sujet ?

Badmareff tressaillit :

Tombant dans le piège que je venais de lui tendre, s'exclama

— Quelles sont donc les accusations formulées contre moi par ces messieurs ?

Tirant un papier quelconque de mon portefeuille, je fis semblant de le consulter.

— Ils vous accusent, répondis-je négligemment, d'être l'instigateur du complot, et ils en donnent pour preuve que les cierges, destinés à assassiner l'empereur, ont été fabriqués à votre domicile, dans le laboratoire que vous y avez installé.

Le Thibétain me regarda bouche bée...

— Comment ! s'écria-t-il, ils ont avoué cela ? Mais alors, ils sont fous !

J'eus un sourire ironique...

— Ils ont avoué bien autre chose encore, répondis-je ; notamment, que c'est vous qui avez fabriqué de vos mains l'amulette que Baumann portait suspendue à sa chaîne de montre, laquelle était destinée à appeler, sur son... œuvre, les bénédictions du Dalai-Lama.

Le coup porta...

— Ah ! ça, s'écria Badmareff, mais ils veulent donc me perdre !

— Cela m'en a tout l'air, répondis-je, en allumant une cigarette.

— Et ils croient que je vais me laisser faire ! poursuivit-il, furieux, c'est bien mal me connaître car, si, en cette affaire, j'ai été purement et simplement guidé par l'amour de mon pays, que convoite l'autocrate, eux, par contre, n'agissaient que par intérêt et dans un esprit de lucre.

— J'entends bien, répondis-je, mais cela, il faudrait le prouver ; car, eux, prétendent le contraire. Libpmann, notamment, affirme que, appartenant depuis peu au service allemand d'espionnage, vous avez voulu, en assassinant le Tsar, donner une preuve éclatante de votre dévouement à vos nouveaux maîtres.

Badmareff devint livide...

— Il en a menti par la gorge ! s'écria-t-il ; si quelqu'un appartient au service allemand d'espionnage, QUE DIRIGE EN RUSSIE LE PRINCE SANDRO-NIKOFF, c'est lui, Libpmann et non pas moi.

Le renseignement était d'importance, mais il était insuffisant. Aussi crus-je devoir insister.

— Je vous promets, fis je en me levant et en faisant mine de me diriger vers la porte, de transmettre votre protestation au Tsar. Il en pensera ce qu'il voudra ; mais je crains fort qu'il n'en tienne aucun compte. Ce qu'il veut ce sont des preuves formelles de la culpabilité de ceux qui vous accusent et non de vagues affirmations.

Et, lui adressant un geste d'adieu de la main, j'ajoutai :

— Je n'ose trop vous souhaiter bonne chance, mais je vous plains profondément.

Il n'avait perdu ni un de mes gestes ni une de mes paroles...

— Comment ! s'écria-t-il, vous partez déjà ? Sans m'avoir entendu ?

La manœuvre réussissait...

Tirant ma montre de ma poche, je la consultai, l'air excédé...

— C'est qu'il se fait tard, répondis-je ; et que, avant de rentrer à Tsarskoïé-Sélo, où m'attend le Tsar, il faut encore que j'interroge Libpmann et Sandro-Nikoff, lesquels, paraît-il, ont d'importantes révélations à me faire.

Le malheureux n'était pas de force...

Outré, il s'écria :

1 — Badmareff avait précédé Raspoutine à la cour et y avait acquis une grande influence sur les souverains. Mais, dès l'arrivée du *staretz*, cette influence avait décru et était sur le point de disparaître. Badmareff et Raspoutine n'en étaient pas moins demeurés dans les meilleurs termes, et collaboraient activement.

— Mais, moi aussi, j'ai des révélations à vous faire, et je ne comprends pas...

D'un geste je l'interrompis et, froidement, je lui demandai :

— Qu'est-ce que vous ne comprenez pas ?

— Je ne comprends pas, balbutia-t-il, que vous préféreriez leurs déclarations aux miennes. Moi, du moins, je ne mentirai pas, et...

— Je ne veux pas que vous puissiez m'accuser de partialité, interrompis-je de nouveau, et je consens à vous entendre. Mais, soyez bref. Je vous accorde cinq minutes.

— Cinq minutes, gémit-il, cinq minutes pour exposer une affaire qui aurait pu bouleverser le monde.

— Voilà déjà une minute de perdue, constatai-je, les yeux fixés sur ma montre.

Alors..., il se mit à parler...

— L'affaire, fit-il, est d'une simplicité extrême...

« Elle est basée tout entière sur ce fait que, Berlin, qui compte attaquer la France et la Russie prochainement⁽¹⁾, est à peu près certain de vaincre, si, à l'époque où éclatera la guerre, Nicolas II est encore sur le trône. « Malheureusement, il est douteux qu'il en soit ainsi. « Un complot, à la tête duquel se trouvent de nombreux officiers, parmi lesquels figure en bonne place le comte Orlovsky, vient, en effet, d'être découvert par les agents secrets de l'Allemagne ; lequel complot a pour but de renverser le Tsar actuel et de le remplacer par son oncle, le grand-duc Nicolas Nicolaïévitch, commandant en chef de la garde impériale.

Or, si l'Allemagne n'a rien à craindre de Nicolas II qu'elle sait pusillanime et indécis, par contre, elle a tout à redouter du grand-duc Nicolas, lequel, au contraire, est un chef dans toute l'acception du terme.

« Elle a donc décidé de déjouer ce complot.

« Comment ?

« En faisant assassiner toute la famille impériale, y compris les grands-ducs, mais en épargnant la tsarine et le tsarévitch.

« Pourquoi ?

« Parce que le Tsar ayant été assassiné et sa famille anéantie, il eût bien fallu instituer un Conseil de régence dont, en attendant la majorité du grand-duc héritier, la présidence eût été dévolue à la tsarine.

« Dès lors, l'Allemagne aurait joué sur le ve-lours. « Non seulement la Russie, — PARCE QUE GOUVERNÉE PAR UNE ALLEMANDE, — n'aurait pas bougé en cas de guerre entre la France et l'Allemagne, mais aussi *parce que entièrement dominée par Raspoutine*, qui, jusqu'à ces derniers temps, a été un agent de Sandro-Nikoff, c'est-à-dire, par voie de conséquence, un agent allemand, — LA TSARINE AURAIT SUBI ENTIÈREMENT L'INFLUENCE DE BERLIN.

« Le complot était sur le point d'éclater quand, au dernier moment, un « *accroc* » s'est produit.

« Sans qu'on puisse deviner pourquoi, Raspoutine s'est dérobé. Il a opposé son « *veto* » à l'assassinat de l'empereur.

« C'est alors que, *en attendant qu'on puisse le faire disparaître à son tour, on a décidé de lui substituer un sosie, lequel, après la mort du « staretz », devait continuer à assumer le rôle que ce dernier avait joué jusqu'ici.*

— Pas mal imaginé, interrompis-je ; mais, dites-moi, quel était votre rôle à vous, dans tout ceci ?

Badmareff parut gêné et hésita à répondre...

Mais, poussé dans ses derniers retranchements, il finit par avouer...

— C'est moi, reconnût-il, qui ai préparé les deux engins, dont l'un a été remis par moi à Baumann et le second à Boris Samaloff.

— C'est sans doute ainsi, insistai-je, que s'appelait le sosie de Raspoutine ?

— C'est exact ! Il avait été plus spécialement chargé, pour ses débuts, de compromettre le comte Orlovsky, dont l'attitude n'était pas sans nous inquiéter quelque peu, et que nous voulions faire passer pour l'instigateur du complot.

— Ce qui lui a très mal réussi, constatai-je, car c'est grâce à sa maladresse que tout a été découvert.

Puis, fixant Badmareff dans les yeux, j'ajoutai :

— Est-ce bien tout ce que aviez à me déclarer ?

Sans la moindre hésitation, un sanglot dans la voix, il me répondit :

— Dites bien au Tsar que je me repens profondément de mon crime, et que je suis prêt à l'expier.

— Je n'en solliciterai pas moins sa clémence en votre faveur, déclarai-je, car, de tous, vous êtes le moins coupable.

— C'est pourtant moi qui ai préparé les engins, balbutia-t-il.

— Certes, et c'est là votre crime, répondis-je ;

1 — Ce complot fut découvert en mars 1914, c'est-à-dire Mes avant que ne fut commis l'attentat de Serajevo.

mais, en cette affaire, vous n'avez été que le bras qui exécute. C'est le cerveau qui a conçu, qu'il convient d'atteindre.

«Celui-là, recevez-en l'assurance, je ne le «rate-rai» pas.

Et, en effet, je ne le «ratai» pas.

Dix minutes plus tard, appréhendé par moi au moment où il sortait de son domicile, un volumineux dossier sous le bras, le prince Sandro-Nikoff avait rejoint ses complices à la forteresse.

Il n'eut pas la ressource de nier, car, dans ce dossier, je trouvai la preuve de son crime...

Où James Nobody conclut...

Le reste alla très, vite...

Reçu par le Tsar, je lui révélai, en présence du général Soyékoff, qui m'écouta horrifié, le complot dans ses moindres détails, tout en insistant sur ce fait que, bien qu'étant à son insu la cheville ouvrière de cette affaire, l'impératrice demeurerait au-dessus de tout soupçon.

Après quoi, je lui contai par le menu la scène dont j'avais été le témoin à la villa Rhodé et, prenant le contre-pied des accusations qui avaient été portées, par ses adversaires, contre le comte Orlovsky, je démontrai à l'autocrate que, en cette affaire, lui seul avait fait son devoir, puisque lui seul avait osé prendre la défense de la tsarine et des dames de la cour, odieusement insultées par Raspoutine.

— Vous êtes grand, Sire, déclarai-je en terminant, sachez être juste.

«Telle la foudre, votre colère s'est abattue, aujourd'hui sur la tête d'un innocent.

«Il ne faut pas, pour votre gloire, et dans votre intérêt, que cela soit.

«Moi, qui, pour vous avoir sauvé à deux reprises aujourd'hui même, ai le droit de parler haut et ferme, j'ai également le devoir de vous dire ceci :

— Parmi les officiers de votre armée, parmi les gentilshommes qui vous entourent, je n'en sais, ni de plus brillants, ni de plus loyaux que le comte Orlovsky.

«Il a été frappé, parce qu'il a fait son devoir.

«Or, c'est précisément parce qu'il a fait son devoir que je vous demande, non pas de l'absoudre, — n'ayant pas fauté, il ne saurait être absous, — mais de transférer sur sa tête cette couronne princière, que n'est plus digne de porter Sandro-Nikoff.

«Après quoi, Sire, je solliciterai pour lui une autre faveur.

«Je sais quelque part, non loin d'ici, une femme qui l'aime, et qu'Orlovsky adore ; une femme qui, depuis ce matin, est dans les larmes.

«Cette femme, bien que n'appartenant pas à la religion dont vous êtes le chef vénéré, n'en est pas moins digne de tous les respects.

«Sa naissance, le rang qu'elle occupe parmi les siens, la font l'égale de tous. Il n'est pas au monde de prince souverain qui se puisse prévaloir d'une lignée dont l'antiquité équivaille à la sienne.

«C'est vous dire, Sire, qu'elle est au moins l'égale de celui qui, tout à l'heure, — j'en ai la ferme conviction, — sera le prince Orlovsky, c'est-à-dire l'un des plus fermes soutiens de votre trône.

«J'ai donc l'honneur, Sire, parlant au nom de mon ami le «prince» Orlovsky, actuellement «EMPÊCHÉ», de solliciter, pour lui, l'autorisation d'épouser celle qu'il aime.

«Si vous croyez me devoir quelque obligation, Sire, je vous supplie de m'accorder la double faveur que je réclame de votre justice et de votre bonté.

«Ce sera pour moi la plus belle des récompenses... Le Tsar m'avait écouté avec la plus extrême attention.

Au fur et à mesure que je parlais, je voyais ses yeux s'embuer de larmes.

A la fin, il n'y tint plus...

Venant vers moi la main tendue, il me dit, profondément ému :

— Vous avez une telle façon de défendre vos amis, James Nobody, que je ne puis que m'honorer d'être de ceux-là.

«Et, puisque, utilisant au mieux vos loisirs, vous les employez à sauver la vie à des souverains, à destituer et à créer des princes, j'aurais mauvaise grâce à vous contester le droit de faire des heureux.

«Recommandée et présentée par vous, la future princesse Orlovsky sera la bienvenue à ma cour où, d'ores et déjà, elle peut être assurée de recevoir le meilleur accueil.

«Quant au général prince Orlovsky, bien que je sois aux regrets d'interrompre, — les autocrates ont de ces exigences, — sa lune de miel, il aura l'obligeance d'assumer, dès demain, auprès de ma personne, les fonctions d'aide de camp général. «C'est bien le moins que je lui doive !

Et, se dirigeant d'un pas rapide vers la porte de

sa « *datcha* », qu'il ouvrit toute grande, le Tsar ajouta :

— Allez lui faire part de ces bonnes nouvelles ; il est là qui vous attend...

Je n'eus garde de me faire répéter cette invitation...

Une minute plus tard, — que dis-je ? cinq secondes après, — Orlowsky et moi, nous tombions dans les bras l'un de l'autre.

Jamais étreinte ne fut plus franche, ni plus cordiale ; car, à travers la porte entr'ouverte à dessein, Orlowsky avait entendu le plaidoyer que je venais de prononcer en sa faveur.

Que vous dire de plus ?

Quelques jours plus tard, la veille même de mon départ pour Londres, où j'allais rejoindre mon poste, j'eus la joie très grande d'assister au mariage du prince Orlowsky et de la princesse Stania...

Ce fut là la seule vengeance que je tirai de cette dernière.

Vous voudrez bien convenir qu'elle en valait bien une autre...

Malheureusement, au moment même où, au « *Féodorowsky Sobor* », les jeunes époux prononçaient le serment qui devait les lier pour la vie, j'apprenais la plus fâcheuse des nouvelles.

Aidé en cela par des agents allemands, Sandro-Nikoff, celui-là même que dans la Russie tout entière on n'appelait plus que le « *PRINCE DES TÉNÉBRES* », venait de réussir à s'évader...

Toutes les recherches entreprises pour le retrouver demeurèrent vaines.

Ce n'est que plus tard, au cours de la guerre, qu'il devait m'être donné de le rencontrer de nouveau...

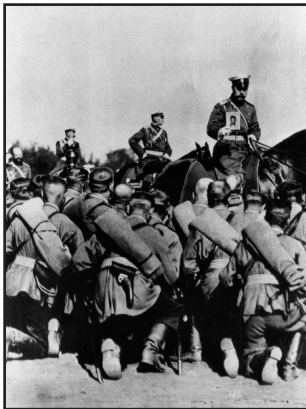
Mais, à ce moment-là, il portait l'uniforme d'officier allemand...

Je dois convenir, d'ailleurs, que le casque à pointe lui allait à merveille...

Et un sourire mélancolique au coin des lèvres, James Nobody conclut :

— Peut-être vous conterai-je, un jour venant, ce qui résulta de cette rencontre.

« Mais, dans ce cas, préparez-vous à frémir..., car ce ne fut pas drôle...



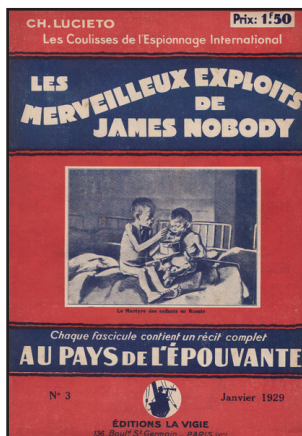
Grandes armoiries de l'Empire russe de 1883 à 1917.

Le tsar Nicolas II, à cheval tenant une icône, lors de la prière, avant une bataille sur le front de la Première Guerre mondiale. Le dernier empereur de Russie, Nicolas II a gouverné le pays de 1894 jusqu'à son abdication en 1917. Il a été assassiné, avec sa famille, par les bolcheviks en 1918.

Lire dans le Numéro de janvier :

« AU PAYS DE L'ÉPOUVANTE »

UNE MISSION EN RUSSIE SOVIÉTIQUE



CH. LUCIETO

LA GUERRE DES CERVEAUX



EN MISSIONS SPÉCIALES

140.000 Exemplaires vendus.

LA VIERGE ROUGE DU KREMLIN

93.000 Exemplaires vendus.

LIVRÉS A L'ENNEMI

100.000 Exemplaires vendus.

LE DIABLE NOIR

60.000 Exemplaires vendus.

Chaque volume, broché **12 fr.**

Pour paraître en décembre.

L'ESPION DU KAISER

On retrouvera toutes nos publications sur le site :
<http://www.the-savoisien.com/>